

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Elisabeth, impératrice d'Autriche
Les apparitions de la Vierge au siècle dernier
Pierre Termier
W.-H. Hudson
Au loin... Jadis...

Carl TSCHUPPIK
Omer ENGLEBERT
Léopold LEVAUX
John GALSWORTHY
W.-H. HUDSON

Les idées et les faits : Chronique des idées : Deuxième centenaire de la Congrégation du Très-Saint Rédempteur, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Nous n'avons parlé, dans notre dernier numéro, de la conférence retentissante de M. André Tardieu, que d'après le résumé et les extraits qu'en avait publiés *Le Temps*. La *Revue hebdomadaire* nous a apporté, depuis, le texte intégral. Evidemment, l'essentiel, en politique, ce sont les actes et les résultats, et un discours n'est qu'un discours. Mais quelle merveille de clarté et de logique, que le réquisitoire — car c'est décidément un réquisitoire — de l'ancien chef du Gouvernement français! Nous avons avoironné éprouvé un plaisir fort rare à la lecture des dix pages consacrées à la « Crise des économies ». Cela nous paraît lumineux et décisif. Que peuvent bien trouver à répliquer les experts, les économistes, les professeurs et autres « compétences », à pareille démonstration? Quant aux magnats de la Finance et du Commerce, qui ont mené le monde depuis l'armistice, leurs erreurs, leurs fautes, leur incapacité foncière à faire de la politique avec de la finance, n'ont peut-être jamais été mises aussi nettement en relief. La preuve est faite, apodictique, du néfaste primat de la politique sur l'économie et du chaos qu'entraîne l'abdication de celle-là en faveur de celle-ci.

Avez-vous jamais lu raccourci plus net et plus vigoureux que celui-ci :

La surproduction des produits agricoles et des matières premières industrielles, née des besoins illimités de la guerre, survécit à son terme. An lieu d'adapter la production à la consommation, on prétendit maintenir à la fois les quantités produites et les prix payés. Ce fut le soutien artificiel des cours : plan Stevenson pour le caoutchouc, plan brésilien pour le café, plan cubain pour le sucre, association des exportateurs de New-York pour le cuivre, Pool canadien et Farm board américain pour le blé.

Ces expédients de valorisation et de stockage, loin de supprimer le mal, l'aggravèrent en stimulant la production par l'excès des prix et en réduisant le pouvoir d'achat par l'immobilisation des crédits. C'est ainsi que, quelques mois après, une crise boursière et une crise bancaire s'ajoutèrent à la première, leur conjugaison créant le trouble d'où le monde n'est pas encore sorti : baisse générale des prix, diminution des achats, ralentissement des industries et du commerce, désorganisation du crédit et des transports, désordre monétaire et chômage.

Et ceci :

La politique d'inflation de la production et du crédit a obligé les Anglo-Saxons à chercher des acheteurs et des emprunteurs. Le taux de l'intérêt les ayant aveuglés sur les risques de cette recherche, ils ont accumulé pour des milliards de dollars et des milliards de livres, les prêts à l'Allemagne et à l'Autriche. Le jour où les capitaux engagés se sont trouvés gravement compromis par la prodigalité des débiteurs, une panique furieuse s'est emparée des créanciers, a mis les seconds au service des premiers, ouvert le conflit entre dettes gouvernementales et dettes privées, achevant de briser l'unité des vainqueurs en face des vaincus.

Et l'Allemagne?

L'Allemagne a brillamment mené ce jeu. Elle s'est plainte d'abord que l'on tardait trop à fixer le montant de ses obligations, ensuite qu'on l'eût fixé trop haut. Après quoi, ayant obtenu de successives réductions de sa dette, elle l'a répudiée et, qualifiant tribut les dommages et intérêts que son représentant à Versailles, en 1919, proposait de chiffrer à 100 milliards de marks, elle a déclaré que le souci de son redressement lui dictait le devoir de ne plus payer.

Victorieuse, soit contre la France en 1871, soit plus récemment contre la Roumanie ou contre la Russie, l'Allemagne avait exigé des indemnités de guerre. Le traité de Versailles ne lui a imposé que la réparation des dommages. La guerre avait coûté aux vainqueurs plus de 1.000 milliards de francs or, 700 milliards de dépenses de guerre et 350 milliards de dommages aux biens et aux personnes. Le traité ne réclama à l'Allemagne que ces derniers, soit une réduction de 68 %. Dès l'état de paiement de Londres de 1921, le chiffre était réduit à 12 % de ce même total, soit une réduction de 88 %. L'Allemagne, de 1919 à 1931, a payé moins de 22 milliards de marks, soit 2,38 % de ce que le traité avait exigé d'elle. Est-il probable qu'une charge si légère, — celle même du plan Young ne représentant que 30 marks par habitant et par an, — ait pu briser l'économie d'un

pays, à qui Helfferich, en 1913, reconnaissait un excédent annuel de 10 milliards de marks de la production sur la consommation? Des Allemands l'ont prétendu : c'était leur jeu. Des Américains aussi, qui, en 1919, proposaient cependant de faire payer par l'Allemagne 325 milliards en trente-deux ans et, mieux encore des Anglais, qui repoussèrent alors cette proposition américaine comme dérisoirement insuffisante.

La crise allemande? Les réparations n'y sont pour rien :

C'est un état d'esprit antérieur à la guerre, emprunté à l'Amérique dès 1885, qui a inspiré la politique dont sont issues les crises d'hier, comme en étaient issues celles d'avant-hier. En 1931, de même qu'en 1901, une foi téméraire dans la puissance de la technique et du crédit, le goût du démesuré et du risque par plaisir ont provoqué l'effondrement.

L'opération consiste à gonfler par l'emprunt les avoirs disponibles et à les investir, en vue de profits ultérieurs, dans des immobilisations, qui suppriment toute liquidité. Concentration industrielle, implacable rationalisation, perfection de l'outillage, hausse des salaires et des prix, groupement dans de monstrueux cartels d'entreprises divergentes (près de 1.500 dans le consortium Stinnes), développement formidable des frais fixes, inflation de la production et du crédit, — voilà le schéma. C'est parfait, si l'on tourne à plein. Mais si le débouché manque, c'est le déficit, la faillite des usines et des banques, les crédits gelés. L'Allemagne a connu le phénomène au moins deux fois en trente ans. Les réparations n'y sont pour rien.

Dans ce qui est arrivé, il y a deux ans, les proportions seules sont nouvelles. Dès 1905, quelque quatre cents certels existaient, qui déjà avaient pour objet, non de limiter, mais de développer la production. L'Allemagne a récidivé en plus grand, dès que la faillite du mark l'eût délivrée de sa dette intérieure. En 1929 sa puissance productrice représentait 135 % de celle de l'avant-guerre. Les salaires, par rapport à la même époque, étaient en progression de 25 %, de même les charges sociales et tous les chapitres du budget. Pour faire face à ces dépenses, l'Allemagne avait emprunté en Angleterre et en Amérique près de 30 milliards de marks. La ploutocratie industrielle et le socialisme d'Etat s'étaient à merveille entendus à cet effet et M. Curtius, ministre des Affaires étrangères, prononçait euphoriquement : « L'Allemagne est fertilisée par le capital étranger comme l'Égypte par les inondations du Nil. »

La faillite allemande, à laquelle les Anglo-Saxons nous ont adjurés de porter remède, comme si elle était notre œuvre, c'est cela, et rien d'autre, — le drame, né de fautes allemandes, de l'immobilisation et de la non liquidité, qui, en obligeant le Reich à devenir, pour sauver les banques, le premier banquier de l'Allemagne, l'a livré aux directeurs des banques. Faillite de la mystique social-capitaliste, de l'économie contrôlée, de l'arbitrage obligatoire, des salaires fixés par décret et du chômage largement entretenu. Le mal de l'Allemagne, c'est l'inadaptation à la vie réelle d'un mécanisme excessif. Les réparations, je le répète, n'y sont pour rien du tout.

L'Allemagne les y a mêlés afin de dériver sur l'extérieur des colères trop explicables. Elle avait dit : « Pour payer le tribut, il faut exporter; pour exporter, il faut surproduire. » Elle justifiait ainsi son immense effort d'outillage. Mais elle a cessé de payer et n'a point cessé d'exporter. Et le jour où les échanges reprendront, elle écrasera, grâce à cet outillage, ses concurrents, quels qu'ils soient. Les transferts de réparations ont été moins lourds pour elle que ceux qu'exigeait le règlement des emprunts extérieurs. Les crédits gelés lui ont donné barre sur les Etats-Unis et sur la Grande-Bretagne. Elle a gagné sur tous les tableaux. C'est pourquoi, jusqu'à un jour où j'ai quitté le pouvoir, j'ai obstinément opposé aux plaintes allemandes mon refus d'abandonner le plan Young.

Après avoir exposé la crise des économies, M. Tardieu détailla celle des politiques. Réquisitoire accablant contre la façon dont, à Genève, on travailla à établir la paix. Les intentions ne sont pas en cause mais seulement les réalités. En fait, on ne cessa d'encourager l'Allemagne à préparer une guerre de revanche.

On est à Genève en pleine fiction. L'unité de vues et de buts, que l'on y affirme constamment, n'existe pas plus que n'existaient les « peuples frères », invoqués par notre Révolution, au temps où, ayant déclaré la paix au monde, elle lui faisait inlassablement la guerre. Clemenceau fut attaqué en 1919 pour avoir dit qu'il ne servirait à rien de fonder la Société des Nations, si d'abord on ne créait pas l'esprit qui la ferait vivre. C'est lui qui avait raison, si l'on admet que jamais gouvernements et peuples n'ont

été moins qu'aujourd'hui aptes à la compréhension mutuelle et d'autre part que, telle qu'elle est, c'est-à-dire profondément différente de ce qu'elle devrait être, la Société des Nations favorise ce dynamisme allemand, pour qui la paix, révision continue, ne peut trouver son terme que dans la guerre.

... ne peut trouver son terme que dans la guerre! Vers cette catastrophe, nous courrons...

Comment concevoir en effet, que l'Allemagne s'arrête dans la voie où elle a si brillamment réussi? Responsabilités, réparations, armements, elle a tout réglé à sa satisfaction. Il ne lui reste à soutenir que ses revendications territoriales. Déjà sa presse, développant l'accord du 11 décembre, réclame des fortifications, qui comporte le réarmement de la zone rhénane, et l'égalité des sécurités, qui comporte, elle le déclare, des changements de frontières. Les freins du parlementarisme sont brisés. Le général von Schleicher était hier encore chancelier du Reich, chef de l'armée, dictateur en Prusse et l'on connaît ses déclarations publiques sur les objectifs de la révision aussi bien que sur l'invariable esprit de la vieille armée allemande. Couloir, Silésie polonaise, Eupen et Malmedy, Metz et Strasbourg, qu'on le veuille ou non, le problème est un et ce problème se lie à ceux que l'Allemagne a déjà résolus. Car, dans notre Europe à l'envers, les pays, qui réclament le désarmement des autres, revendiquent également leurs territoires.

Et voici pour les braves gens qui ne cessent de vous opposer les deux Allemagnes et qui croient, qu'en Allemagne, les voix pacifistes sont plus nombreuses qu'en France :

J'entends bien qu'il y a des Allemands pour se défendre de tels desseins. Mais que pésent-ils devant les masses convaincues par l'histoire d'hier qu'il suffit d'exiger pour obtenir? Comment oublier d'ailleurs qu'en janvier 1930, lorsque je refusai de signer le traité de La Haye, s'il ne contenait pas de garanties positives de mobilisation de la créance et une sanction pour le cas où l'Allemagne déchirerait le plan Young, les ministres allemands, en signant cette clause, me reprochèrent avec indignation de considérer une hypothèse absurde, folle et criminelle? Moins de deux ans plus tard, l'hypothèse était réalisée.

Qu'est-ce à dire sinon qu'il ne faut compter, pour freiner, ni sur une modification de la politique allemande, ni sur l'efficacité de la politique française? Notre but est la paix, que la France entière veut de toute son âme et qui répond à tous ses intérêts. Mais la question est de savoir quels sont les moyens de l'assurer. Tant que nous aurons le renom d'être un peuple qui dit oui à tout, — réparations en juillet 1932 et clauses militaires en décembre, — la paix sera mal assurée.

* * *

Le discours, prononcé ces jours-ci par le délégué britannique à la Conférence du désarmement, est une preuve nouvelle à l'appui de la thèse de M. Tardieu. L'Angleterre estime que la S. D. N. et Locarno suffisent comme engagements de sécurité! « Je ne puis donc laisser espérer le moins du monde qu'il nous sera possible de modifier cette attitude ou d'assumer de nouvelles obligations ou de nouveaux engagements auxquels, à mon avis, l'opinion publique de mon pays est invariablement opposée. » Et le porte-parole de la Grande Bretagne ajouta : « Nous avons le sentiment que nous avons fait tout ce que nous pouvions, par voies de garanties, pour assurer la sécurité et ne croyons pouvoir faire davantage par des méthodes de ce genre. »

Seulement voilà, si la France désarmait, malgré la S. D. N. et Locarno, elle se livrerait bénévolement à l'agression allemande. Et si la Grande-Bretagne, comprenant que la France ne désire que la paix, garantissait efficacement la sécurité française, cette agression n'aurait pas lieu...

Depuis le 11 novembre 1918, Londres a toujours fait le jeu de Berlin. Tôt ou tard, l'Angleterre paiera, et chèrement, cette politique prussienne.

* * *

Sur la crise française, M. Tardieu, qui est de la maison, si on peut dire, émet des critiques qui ressemblent fort à une exécution du régime.

Parlant du déficit du budget, déficit « qui exprime la victoire des intérêts particuliers sur l'intérêt général », M. Tardieu dit :

Ces intérêts, dont le groupement a multiplié la force, sont devenus, par la voie électorale, maîtres des Chambres. Pour leur résister, il faudrait aux élus un héroïsme, qui n'est pas dans la nature humaine et moins encore dans la nature parlementaire. Car l'objet principal du mandat étant son renouvellement, il s'agit, pour se faire réélire, de ne mécontenter personne.

Quand on pense que les Chambres n'existent que pour promouvoir l'intérêt général!

Et sur le fonctionnarisme :

Sur 52 milliards de recettes, près de la moitié va à des particuliers et cette ristourne des fonds publics est à base de privilège. A la veille de 1789, il y avait 60,000 personnes qui dépendaient les taxes que payait la nation. Il y a aujourd'hui, par un retournement de la situation, 60,000 personnes, qui paient les quatre cinquièmes de l'impôt sur le revenu au profit de plusieurs millions de citoyens, qui constituent la classe nouvelle des « rentiers sociaux ». Dans les deux cas, se justifie l'opinion de l'empereur Maximilien : « Les peuples du roi de France paient sans répliquer. »

Conclusion :

Ni pour la gestion des finances, ni pour la direction de l'esprit public, ni pour la conduite de l'action extérieure, le régime électif, dans sa forme présente, ne suffit à la tâche et pourrait fort bien être emporté en un jour de panique.

Et c'est un des grands hommes de ce régime qui ne craint pas d'affirmer cela! Un des chefs de gouvernement de cette « République qui, en soixante-douze ans, a eu quatre-vingt-dix ministères »!

On en a compté vingt-sept depuis l'armistice — nous dit M. Tardieu, qui ajoute : Si je me permettais de citer mon propre cas, je rappellerais qu'en six ans j'ai été membre ou chef de neuf cabinets et que, sans parler de la présidence du Conseil à trois reprises, j'ai eu la charge de sept départements différents : c'est très peu de temps pour chacun.

Ce régime exclut la continuité, l'autorité et, dans une large mesure, la responsabilité.

* * *

L'héroïsme français, la supériorité du génie militaire français gagnèrent la guerre. La démocratie française, qui fut pour le militarisme allemand la grande tentation à laquelle il finit par succomber en août 1914, cette démocratie perdit la paix et elle conduisit l'Europe à une nouvelle boucherie.

Au « réquisitoire Tardieu », M. Herriot répondit, dès le lendemain, à la Chambre française : « On a dit que les partis tuaient la nation. Mais la nation française n'a atteint toute sa grandeur que par l'action d'un grand parti ! Or, de ce parti radical, M. Tardieu disait : « Quand les radicaux règnent, les socialistes gouvernent, — et, de temps en temps, renversent »...

Hitler, maître de l'Allemagne, à moins que ce ne soit, derrière lui, Hugenberg et les Casques d'Acier...

Refeuilletons la *Guerre est pour demain* de Ludwig Bauer, écrit au printemps de 1931. Il fut décidément bon prophète, ce publiciste autrichien.

Le but des revendications allemandes est le rétablissement du militarisme allemand et la satisfaction complète donnée à l'impérialisme allemand.

Le désarmement sans sécurité conduit nécessairement à la guerre... Il importe pour l'Allemagne de commencer par soumettre à une pression intense ceux qui se trouvent menacés : l'insistance à réclamer le désarmement constitue à cet égard le meilleur moyen.

Qui donc, aujourd'hui, aurait l'intention de prendre à l'Allemagne un seul pouce de territoire? Mais, en revanche, il y a en Allemagne, indubitablement, une écrasante majorité populaire dont la volonté est que des territoires polonais, belges et autres reviennent à l'Allemagne.

L'Allemagne est gavée de mensonges, chargée de haine et l'on doit se garder de s'abuser soi-même en disant, en guise de consolation, que l'extrémisme y est déjà en décroissance et que les modérés ont le pouvoir en mains!

Les gouvernants allemands demandent des concessions aux vainqueurs, afin que les partis extrêmes ne prennent pas la haute main en Allemagne. C'est une erreur de voir là une comédie arrangée à l'avance, avec des rôles savamment répartis, mais c'est l'effet que cela produit, et il est évident qu'aucune tendance à l'accommodement, dans le cadre actuel de la répartition des forces, ne saurait suffire à satisfaire l'Allemagne : son seul résultat serait d'accroître sans fin les exigences allemandes. On peut, selon l'humeur et le caractère, différer d'avis sur le point de savoir si ces exigences sont justes, mais il y a un point sur lequel toute divergence est impossible : c'est que LES POURBOIRES N'EMPÊCHENT PAS LA GUERRE...

Dans l'éloquent discours que M. Franklin-Bouillon a prononcé à la Chambre française pour affirmer que, seule, l'union nationale pouvait encore sauver la France, il a rappelé, assez cruellement, les illusions des socialistes français, partagées d'ailleurs par les socialistes de chez nous.

« Je me rappelle les articles de Léon Blum : « Grâce à Dieu, la social démocratie, en élisant Hindenburg, vient d'enterrer Hitler... Dieu merci, Papen est arrivé; en tous cas Hitler est à jamais impossible ». Il l'a cru de bonne foi! »

Mais voilà, en démocratie politique — qui, d'après M. Tardieu, « fonctionne à vide sans être en prise directe avec les grands problèmes » (!!) — on peut se tromper et ne cesser de se tromper et, cependant, rester, en même temps qu'une nuisance mortelle, un

grand homme de parti. Car, nous citons encore M. Tardieu, « la démocratie se prononce sur les hommes, jamais sur les choses ».

Depuis cinq mois paraît, à Paris, une revue internationale, dont nous avons annoncé la naissance : *Esprit*. Dans le numéro de février, dont les premiers articles sont consacrés à la situation de l'Allemagne (hier, aujourd'hui et demain), nous avons trouvé un article intitulé « Au fil d'un peuple » et signé Dorola. Ces *Images*, rédigées fin 1932, ont beau proclamer que :

Expliquer l'Allemagne contemporaine est aussi difficile qu'analyser un bombardement moléculaire. Trop de forces antagonistes s'agitent dans un indéfinissable milieu où voisinent toutes les apparences. N'oublions pas qu'il s'agit d'un peuple de 65 millions de têtes. Raison de plus pour ne négliger aucun de ses reflets. Ce peuple en plein chaos tend pour l'heure à s'ordonner en deux camps inégaux et au fond adverses : l'homme de la rue qui ne sait où il va, les puissants, à quelque titre que ce soit, qui croient pouvoir forcer un destin mal disposé.

N'empêche que l'auteur avait écrit, au début de son étude :

Hitler égale Croquemitaine. On connaît ses milices nombreuses. C'est sûrement l'un des raisons profondes et inavouées pourquoi, par instinct, le français voyageur préfère pour ses vacances la Suisse, l'Ecosse, l'Italie aux bords enchanterés du Rhin.

On ne sait guère qu'Hitler, parfait condottiere moderne, vit sur l'un des plus formidables bluffs du siècle. Il n'a jamais eu l'intention de prendre le pouvoir (ici l'auteur ne craint pas d'ajouter en note : « La singulière quinzaine de crise ministérielle, close par l'accès à la chancellerie de von Schleicher, ne fait que confirmer, aux yeux de qui l'a étudiée de près, ces lignes écrites peu auparavant. »), il craint pour sa peau, ne se déplaçant qu'en avion sans prévenir personne, couchant et très rarement deux fois au même endroit. Son programme paradoxal et plein de contradictions est inapplicable, son armée de chômeurs, gars imberbes, à peine nés à la vie sociale, est noyauté par les communistes, ses lieutenants jaloux les uns des autres lui montent sur la tête, ses moeurs désordonnées et ses théories de la race pure, ses classes désormais vides ne contiennent plus que la clé des catastrophes, des « saxonnades » de demain.

Si le mouvement hitlérien n'est pas un mythe et se comprend aisément dans sa genèse, Freud pourrait peut-être expliquer le cas de son chef.

Rares sont les localités où ne flotte avec ostentation au moins un énorme pavillon à croix gammée sur fond rouge. Pénétrez carrément dans le local où sceptiques quant à leur victoire finale. « L'heure est plusieurs fois passée », vous diront-ils. Ils se cramponnent néanmoins aux débris de leur rêve par l'instinct grégaire d'entités désaxées, formées à de dures disciplines, ayant soif d'un chef. Le règne d'un Thaelmann, (le chef communiste) lors de quelque futur *Soviet-Deutschland*, ne les changera guère, et avec le même enthousiasme ils sacrifieraient à la faucille et au marteau.

Et avant même que paraissent ces lignes, Hitler était chancelier!

C'est avec des propos de cette force-là que l'on égare l'opinion publique française depuis dix ans...

Professeur de philosophie dans un collège libre près de Paris, M. Paul Archambault est un apôtre de la jeunesse. Il vient d'écrire un bien bel article sur « Le problème de la paix, problème spirituel », dans le dernier numéro de la *Vie catholique* (journal hebdomadaire paraissant à Paris).

Jamais — conclut-il avec infiniment de raison — jamais le sort du christianisme et le destin de notre espèce n'ont paru plus étroitement liés.

Nous sommes d'accord, aussi, quand il écrit :

Il est facile d'accuser la volonté des hommes. Et en un sens c'est bien en cette volonté que réside le mal. Mais enfin elle n'a pas toujours été mauvaise. Il y a beaucoup d'injustice et quelque enfantillage à considérer le monde comme mené par des hommes d'Etat ivres d'orgueil, des marchands de cannes avides de commandes, des hommes brutaux impatientes de frapper et de tuer. La vérité est que beaucoup de bonne volonté, beaucoup d'ingéniosité, beaucoup de persévérance se sont dépensées en faveur de la paix. Mais la vérité est aussi que toujours, et peut-être hélas! aujourd'hui plus que jamais, quelque chose a fait mystérieusement trembler, enrayant les institutions et paralysant les hommes, aboutissant à je ne sais quel perpétuel et désespérant décalage de l'action gouvernementale par rapport à l'état de l'opinion, ou de l'opinion par rapport aux événements.

... Quelque chose d'à la fois insaisissable et partout sensible qu'il est impossible de ne pas nommer — en première approximation tout au moins — un défaut de confiance, un défaut de foi.

Et M. Archambault continue :

Et pourquoi l'humanité n'a-t-elle pas confiance?

Parce qu'elle voit les frontières garnies de barbelés, et les dépôts pleins de monstrueux engins, et les mers sillonnées de dreadnoughts et de sous-marins, et les laboratoires enfiévrés par la recherche de nouveaux moyens d'attaque ou de défense? Sans doute, mais ces armes ne sont meurtrières qu'à condition de servir : elles ne partiroient pas toutes seules!

Parce que, derrière elles, nous n'avons que trop lieu de présumer des

intentions hostiles et des desseins mauvais? Sans doute, mais ces intentions pourraient changer, ces desseins pourraient être déjoués, si tout ce que le monde compte de forces morales jouait efficacement contre eux, si la conscience, le cœur, la raison s'accordaient vraiment à interdire même d'envisager l'hypothèse monstrueuse.

Derrière tout cela, qu'y a-t-il donc encore?

Quelle chose d'extrêmement simple et de terriblement complexe : une conception de la vie, de la civilisation, de l'histoire humaine, où la pensée de la guerre garde son rôle et sa place, où les sentiments générateurs de la guerre continuent d'agir avec une force terrible, où les sentiments qui constituent la sauvegarde de la paix se sentent discrédités, colonnés, humiliés, réduits à l'impuissance.

Que nous faudrait-il pour en sortir?

Un autre système d'idées, d'images, de tendances, une autre âme humaine. Tout restera en suspens tant qu'on n'aura pas — ne disons point renouvelé et converti tous les cœurs, ce qui n'est point un rêve de la terre — mais fait passer dans ces cœurs un courant d'air nouveau, capable de balayer les miasmes qui les enfièvent, capable de chasser les fantômes qui les obsèdent, capable de créer ce climat spirituel nouveau où pourront mûrir les possibles contenus dans la volonté des meilleurs.

D'un mot, le problème de la paix n'est pas seulement un problème politique ou économique. C'est un problème psychologique, moral, spirituel.

Où... mais! Sans doute, tout ce qui renforce le catholicisme dans le monde, coopère dans une certaine mesure à l'œuvre de paix. Mais la politique doit se baser sur les faits, sur le réel. En travaillant à la diffusion du christianisme il ne faudrait pas perdre de vue l'immédiat, l'urgent. Il ne faudrait pas négliger les menaces concrètes, les dangers prochains. La Prusse relève la tête. La Prusse prépare la guerre. Et parce que « le sort du christianisme et le destin de notre espèce sont étroitement liés », il faut que la France soit vigilante et ne se contente pas de prêcher la concorde et la paix, mais fasse craindre sa force. Or, si la jeunesse catholique française nous paraît convaincue de la valeur pacifique et pacifiante du catholicisme, nous nous permettons de nous demander, si elle est suffisamment consciente du danger que font courir à la France d'absurdes doctrines de faux idéalisme évangélique (Tu ne tueras pas!...) et de pacifisme chimérique.

* * *

Il faut croire que les idées les plus folles exercent en ce moment une déplorable emprise sur trop de jeunes intelligences françaises, puisque le « Conseil archiepiscopal de l'Action catholique française » a cru nécessaire de rappeler d'élémentaires principes.

Reproduisons ici le passage de la « déclaration » qui « concerne le patriotisme et le militarisme ».

a) L'Eglise a toujours enseigné que le patriotisme est un devoir dont elle rattache les prescriptions au quatrième commandement de Dieu — que tout chrétien doit obéir aux lois justes du pays, aux lois militaires comme aux autres.

Elle ajoute que ce devoir peut avoir une gravité particulière, soit à cause des graves intérêts intérieurs et extérieurs que la force militaire doit protéger, soit à cause des graves sanctions que la désobéissance provoquerait, et auxquelles nul n'a le droit de s'opposer. Elle dit enfin que tout citoyen doit, le cas échéant, savoir sacrifier sa vie pour défendre les droits essentiels de la patrie.

Est-il besoin d'ajouter que l'Eglise ne saurait approuver les objections de conscience ou les vœux qui tendraient à provoquer ou à promettre la désobéissance aux lois justes militaires. En ces matières surtout, un individu ne saurait être un juge compétent. Une telle conscience n'est donc pas une conscience juste et droite, et un tel vœu ne saurait être un vrai vœu.

b) L'Eglise approuve et favorise un juste nationalisme, celui qui veut à son pays sa sécurité, le respect de ses droits, sa vraie place dans le concert mondial.

Mais elle demande — que ce nationalisme soit chrétien, c'est-à-dire respectueux des droits des autres, soucieux d'entretenir les rapports que la justice, la charité et le devoir de fraternelle collaboration imposent aux peuples comme aux individus, et désireux d'aider et de soulager ceux qui souffrent — qu'il soit sage, c'est-à-dire que les citoyens ne s'arrogent pas des droits qui sont réservés soit à l'autorité légitime, soit aux compétences spécialisées reconnues.

Ces principes posés, elle laisse à ses enfants, dans ce domaine, une liberté qui, ainsi limitée, sera une liberté légitime et sage.

c) Comme conséquence, elle reconnaît la légitimité du souci que tout pays doit avoir de posséder une force militaire capable d'assurer sa sécurité intérieure et extérieure.

Mais, elle demande aussi que, pour écarter le mieux possible les dangers d'une guerre qui amènerait sur l'univers entier un cataclysme effroyable, et pourrait être le suicide de la civilisation chrétienne, tous les hommes s'unissent pour créer dans le monde une atmosphère de paix. Tel est le désir de notre grand pape Pie XI, telles sont les vraies directions pontificales.

ELISABETH

Impératrice d'Autriche

DERNIÈRES ANNÉES

Le silence n'arrive pas à se faire autour de la tombe du prince héritier (l'archiduc Rodolphe). Parmi les papiers laissés en mourant par Julius Futtaki, le journaliste qui rendit des services à Rodolphe comme informateur politique, se trouvent aussi des lettres que le prince lui adressa. La femme de Futtaki, la cantatrice Pewny, a confié ces papiers à un avocat de Budapest, le Dr Fränkel. Celui-ci, ayant sollicité une audience de l'empereur, lui offre la restitution de ces lettres en assurant avoir tout fait pour empêcher la publication. L'empereur, en reconnaissance de cet acte de loyalisme, fait remettre à Fränkel une bague en brillants et une attestation écrite du service rendu. Mais bientôt un différend s'élève entre la veuve de Futtaki et l'avocat; celle-ci ne semble pas approuver la restitution des lettres à l'empereur. Elle ne consent à promettre le silence qu'après avoir obtenu un engagement avantageux à l'Opéra de Budapest. Quelques mois plus tard la chancellerie impériale de Vienne reçoit les « bonnes feuilles » d'un ouvrage « qui doit paraître sous peu », avec une lettre proposant à l'empereur d'acheter en entier cette publication. Ces « bonnes feuilles » sont des lettres intimes du prince héritier à Futtaki et font partie de la correspondance que Fränkel a remise à l'empereur. L'ouvrage entier serait vendu au souverain pour 250,000 florins. L'auteur de cette proposition, dont l'identité ne fait pas de doute, se cache sous un pseudonyme. François-Joseph remet à sa police privée le soin de débrouiller cette affaire, qui lui fait voir sous un jour encore plus sombre les amitiés « journalistiques » de son fils. Le résultat de l'enquête est demeuré secret, et le volume annoncé n'a jamais paru.

La crainte de la publicité, dont souffre Elisabeth, devient une terreur malade lorsqu'elle apprend qu'on fait argent des lettres de son fils. La pensée de ces réflexions confidentielles étalées devant des yeux étrangers lui est insupportable. Lorsqu'on lui demande pourquoi elle ne tient pas de Journal, elle répond qu'elle redoute trop la curiosité des humains! Elle conserve un vieux cahier cartonné où elle inscrit chaque jour son poids, et dont les marges sont remplies d'observations diverses. Elle ne permettrait à personne, pas même à sa dame d'honneur, d'y jeter les yeux. Il n'est d'ailleurs pas dans sa nature de donner une forme écrite à ses pensées et impressions; dans le Cahier des Poids, elle note avant tout les secrets inquiétudes que lui cause sa santé, variations nombreuses d'un thème unique : la peur d'engraisser. En 1895, à la pâtisserie Rumpelmayer, à Menton, Elisabeth, à la vue d'un public qui mange des friandises de façon immodérée, observe, en reprenant une formule de Nietzsche, que les gens ne savent plus manger que selon la loi du *viel zu viel* [de leur avidité] et du *vielerlei* [de leur fantaisie]. Il s'ensuit qu'on n'apprête les aliments qu'en vue de l'agrément immédiat qu'ils procurent, et nullement en raison de leur action nutritive, et qu'on use de boissons excitantes pour chasser les sensations de lourdeur de tête et d'estomac. « Probablement, ajoute-t-elle, les piètres lectures auxquelles s'adonnent les gens riches sont-elles un moyen de surmonter les mauvaises digestions et les migraines qu'entraîne ce régime erroné. Avec cela, on a l'impression que ce qui importe aux gens, c'est moins le repas en lui-même que le souci de la représentation : on mange trop par sociabilité et respect humain. Est-on bien au clair sur les conséquences de ce mode d'alimentation? Connaît-on l'action chimique des divers aliments? Ou ignore-t-on encore toute philosophie de l'organisme? » On le voit, en ce qui touche à l'hygiène, Elisabeth est en avance sur son temps.

Dans la libre atmosphère du Midi, à Marseille, Menton, Nice,

Monte-Carlo, Elisabeth s'adonne aux modestes plaisirs de l'observation : c'est la seule joie qu'elle connaisse. Elle se fait conduire au port de Marseille, dans un petit restaurant appelé *Le Beuf saignant*, une taverne de matelots peu appropriée aux visites de grandes dames. A Monte-Carlo, elle décide l'empereur qui réside momentanément au Cap Martin, à visiter avec elle la salle de jeux du Casino. Là, tous deux, sans attirer l'attention du public, peuvent aller et venir entre les tables et considérer de très près des êtres humains au naturel. Mais ce plaisir est de courte durée... La police secrète les a-t-elle suivis? François-Joseph est-il, même en habit civil, trop aisément reconnaissable? La curiosité de l'un des habitués des tables vertes éveille l'intérêt de tous les autres et le couple impérial doit s'enfuir. Cet épisode anodin est grossi par les journaux italiens, et suscite un échange de notes entre les ministères de Vienne et de Rome... La visite de Monte-Carlo se fut passée sans le moindre incident, si un conseiller de commerce viennois, trop pénétré de ferveur monarchiste, n'avait attiré sur lui-même et sur le couple impérial les regards de tous les joueurs.

Elisabeth abandonne la Riviera pour la Corse. Son culte pour Napoléon n'est pas uniquement un héritage poétique de Heine : elle cherche à Ajaccio les traces toutes humaines de Bonaparte. Elle connaît l'histoire de la mère du héros, qui vécut les luttes de famille et l'exil, partagea l'ascension, la gloire et la chute de son fils et qui, morte, fut encore en butte à la haine de ses ennemis. Lorsque Mme Letitia mourut au Palazzo Venezia, en 1826, la police de Grégoire XVI sut faire en sorte que le cercueil fût hué et sifflé sur tout le parcours du palais à l'église de Santa-Maria, dans la Via Lata. L'impératrice frissonne à la pensée des souffrances endurées par cette mère. Elle penche à croire que les impressions de la toute première jeunesse déterminent le caractère; et, à ce propos, un incident de l'enfance de Bonaparte lui revient en mémoire. Du temps qu'il était chez les Minorites, à Brienne, il fut un jour condamné par le surveillant de la classe à mettre le cilice et à demeurer agenouillé devant la porte du réfectoire. Un enfant ordinaire et de volonté moins accusée eût promptement oublié pareil châtement. Le jeune Corse, qui avait dans le sang l'orgueil de ses ancêtres, fut pris, durant cette punition, d'un brusque vomissement et d'une violente crise nerveuse. Depuis ce jour-là Napoléon fuit le cercle de ses petits camarades français. Il se construit dans le jardin de l'école une cabane de branchages où il se cache pour lire aux heures de récréation. Ses camarades tentèrent une fois d'assiéger sa retraite, mais le jeune garçon se défendit comme un lion. Tout être conscient et doué de personnalité — dit Elisabeth — doit, de même, s'édifier une forteresse et la défendre énergiquement.

Au cours de ses petits voyages l'impératrice n'emmena avec elle qu'une suite peu nombreuse. Une partie du personnel demeure à bord du yacht; elle est accompagnée à terre par le Grec, M. Pali, successeur de Christomanos, son « bâton de promenade » ainsi qu'elle le nomme, la comtesse Sztaray et le comte de Berzeviczy, grand maître par intérim de la maison de l'impératrice. Etre au service d'Elisabeth n'est pas chose facile. Peu méthodique et peu amateur de programmes, elle ne prend réellement au sérieux que deux choses : l'équitation et l'étude du grec.

Ne lui avait pas suffi, du temps où elle s'adonnait encore aux exercices violents, de pratiquer la chasse au renard en pays hongrois : elle avait voulu essayer ses forces sur la terre classique de ce sport — en Angleterre et en Irlande. A Meath, dans le Cheshire et dans le Northamptonshire, elle chassait bien souvent avec les *Pitchley hounds* du comte Spencer. Au temps de cette grande passion, Cottesbrook Park et plus tard la résidence du comte de

Combermere furent tour à tour ses terrains d'exercice. « Lorsque les chiens se mettaient à courir, — écrit M. H. O. Nethercote, le chef des piqueurs, — aucune barrière, aucune haie n'était trop haute pour elle; nous avions de la peine à la suivre. » L'impératrice montait alors chaque jour trois chevaux différents. Elle appelle ces années-là sa période héroïque. Durant ses solitaires voyages sur mer, elle aime à évoquer les images de ce temps-là. L'immense lande de Meath qui s'étend de Louth à Wordslands, et au delà jusqu'à la mer, était sa « Prairie »; le comte Spencer, le capitaine Trotter, lord Randolph Churchill, lord Killen, le général Fraser, MM. Plunkett, Boscawen et Henry Burke, ses habituels compagnons de chasse. « C'est à M. Reynell que je dois ces semaines uniques, cette libération de toute chaîne accablante! » déclarait l'impératrice. Il s'agissait de Samuel Reynell, d'Archerstown, qui fit jadis semer de bruyères et de genêts la lande de Meath...

Elisabeth conserve à Corfou les photographies de tous ses chevaux favoris, et des vues de Summerhill, petit château de chasse irlandais. Le « pilote » d'Elisabeth, le colonel Charles Rivers Bulkeley, occupe une place à part dans son souvenir. A côté du portrait de jeunesse de Heine est suspendue la photographie du premier groom, Tom Healy. Sur ses propres photographies Elisabeth apparaît en cavalière, à la « taille de géante », moulée dans cette amazone collante dont les femmes prétendaient qu'elle était cousue à même son corps.

Depuis que l'impératrice a renoncé à l'équitation, des marches de plusieurs heures, si possible des excursions, ainsi que l'art de son masseur, doivent remplacer les salutaires effets du cheval. En montant d'Alger à Notre-Dame d'Afrique, Elisabeth fausse compagnie à son guide bien avant le sommet : celui-ci n'est pas encore fait à l'allure de cette touriste forcenée. Quant aux professeurs de grec de l'impératrice, qui se voient tenus d'adopter la méthode péripatéticienne, s'ils se montrent plus hommes de cour que Christomanos, ils sont en revanche moins portés par l'enthousiasme... Le fluet M. Pali quitte au bout d'une année le service, décoré de la croix des Chevaliers de François-Joseph.

Ses premières notions de grec avaient été inculquées à l'impératrice par le Dr N. H. Thermajannis, avocat au Caire. Il a décrit le zèle de son élève, qui consacrait chaque jour quatre à cinq heures à l'étude, mais aussi les difficultés de cet enseignement donné pour ainsi dire au pas de course, avec l'obligation particulièrement pénible de monter de Gastein à Nassfeld sans cesser d'articuler des vocables grecs ou de lire à haute voix l'*Odyssée*. M. Russopoulos, professeur de langues orientales à l'Université de Vienne, continua l'instruction commencée. Elisabeth aime à l'entendre dire des poésies de Heine traduites en grec moderne. M. Barker, un jeune Anglais que l'impératrice a appris à connaître en 1891 au Caire, est le vrai poète ambulante de ses rêves. « Elle me demanda — rapporte-t-il — si j'étais prêt à l'accompagner dans un voyage d'environ deux mois. Ces deux mois en devinrent treize. Il y eut des jours où je lisais à haute voix, parlais et chantais douze heures de suite. Je lisais en marchant, puis récitais; entre temps nous nous asseyions et je chantais des poèmes et des pastorales antiques en m'accompagnant de la guitare. Elle s'entretenait avec moi en grec, en français et en anglais... » Dans le petit cercle de ceux qui entourent l'éternelle voyageuse, M. Barker représente la seule âme limpide et libre de toute sentimentalité.

L'année 1896 oblige Elisabeth à interrompre sa vie errante et à déposer sa robe noire pour redevenir momentanément reine : la Hongrie prépare les fêtes de son millénaire. Elisabeth est alors au Cap Martin où elle a comme voisine l'impératrice Eugénie. Les deux femmes se comprennent et Elisabeth est pleine d'affectueuses attentions pour la vieille dame, qui cherche à oublier ici une vie lourde d'événements. L'appel de Vienne trouve Elisabeth dans des dispositions peu favorables. « Je ne suis plus bonne pour ces sortes de manifestations, » dit-elle, lorsqu'elle apprend qu'on réclame sa présence à Budapest. En mars, l'empereur, alors en séjour au Cap Martin, tente d'influencer l'impératrice et lui arrache enfin son consentement. « Je crains, dit-elle, d'offrir pendant ces fêtes un triste spectacle... »

Avant le départ de l'empereur, Elisabeth donne en son honneur un déjeuner sur le *Miramar*. Ses hôtes sont l'impératrice Eugénie et le prince de Galles.

Au mois de mai Elisabeth est à Budapest. Ce n'est pas un simple geste de flatterie de la part de la noblesse et du Parlement hongrois que l'invitation adressée à Elisabeth, car on vénère la souveraine avec sincérité. Agée maintenant de cinquante-neuf ans, elle apparaît très digne, au jour solennel, drapée dans un vêtement

de soie noire, et elle prend place sur le trône auprès du roi. Un long voile noir recouvre ses cheveux. Extrêmement pâle, elle semble incapable de parler. « Nous craignons — dit un témoin de cette solennité — qu'elle ne pût supporter plus longtemps ce qui, pour elle, était un martyre... » Lorsque le président du Parlement prononce le nom de la reine, le cri de *Eljen Erzsébet!* éclate au milieu d'une tempête d'acclamations; il faut plusieurs minutes avant que l'enthousiasme ne s'apaise. « Le visage blanc comme cire de la souveraine s'est coloré; elle ne peut plus maîtriser son émotion et son mouchoir de dentelles essuie quelques larmes. »

Les fêtes de Budapest trouvèrent de nombreux échos dans le public, la presse et le Parlement hongrois. Autant les hommes d'Etat et les partis nationalistes sont peu disposés à faire des concessions à François-Joseph et à ses ministres, autant ils sont favorables à la reine, qui a su s'attacher l'âme de tout un pays.

« Qu'est-ce que cet élan d'inexprimable gratitude qui nous saisit, à l'ouïe du seul nom d'*Elisabeth*? — écrit l'un des plus influents journalistes du pays. C'est le sentiment d'être intimement compris par cette noble femme, qui est venue à nous en princesse étrangère et qu'une heureuse décision du sort a faite notre reine. Son âme élevée, sa géniale intuition ont pressenti que ni la violence ni les flatteries ne pourraient avoir raison de notre légitime fierté et de notre persistance à affirmer notre bon droit. Elle a appris à estimer, à aimer ce pays, qui devenait son pays; elle parle notre langue, elle apprécie notre littérature, elle a compris qu'on ne peut s'attacher un peuple conscient de sa liberté que par les liens de la sympathie spirituelle. Notre reine est la providence des Hongrois... Aussi longtemps qu'elle vivra elle sera notre bon ange... »

* * *

Elisabeth ne devait plus revoir la Hongrie.

Le 6 mai 1897 elle reçoit la nouvelle que sa plus jeune sœur, Sophie, duchesse d'Alençon, a perdu la vie dans d'horribles circonstances... Les jours précédents les dames de l'aristocratie française avaient organisé à Paris le Bazar de la Charité! Le ruban de celluloid utilisé pour le cinématographe — une invention toute nouvelle qu'on présentait au Bazar — a pris feu, incendiant les draperies, puis le hall tout entier. Cent treize personnes, la plupart des dames de la haute société parisienne, ont trouvé la mort dans ce brasier. Les premiers télégrammes parvenus sont peu clairs et n'indiquent pas nettement si la duchesse d'Alençon est au nombre des victimes. Blessé lui-même, le duc l'a recherchée en vain toute la nuit, aidé des sœurs de l'impératrice — la reine de Naples et la comtesse Trani — parmi les blessés déposés dans les hôpitaux et les maisons privées. Les détails de la catastrophe sont effroyables. La duchesse, dit-on, aurait pu se sauver; mais elle voulut laisser passer avant elle les jeunes filles de son comptoïr; on l'entendit murmurer : « Le devoir avant tout... » Plus tard on retrouva, parmi les décombrés et les ossements, son crâne, qu'une femme de chambre reconnut aux dents. Les autres fragments humains qui furent ensevelis avec ce crâne appartenaient-ils à la duchesse d'Alençon?... C'est ce que personne n'eût pu dire.

Le soir de ce jour-là, Elisabeth parle de la malédiction qui pèse sur sa famille. « Elle grandit, affirme-t-elle, devient toujours plus menaçante... » Le professeur Sotier, de Bad-Kissingen, la voit venir à lui très souffrante. La cure n'apporte aucun soulagement. L'agitation de la malade augmente; elle ne peut tenir en place nulle part. De Kissingen elle va à Langenschwalbach, puis à Lainz, en juillet à Ischl, et de là au bord du lac de Carezza. En novembre elle est à Biarritz. « Une pluie froide tombe sans interruption, le thermomètre est plus bas que zéro, nous frissonnons et grelottons. » L'impératrice ne ferme pas l'œil, et se montre très nerveuse; le rhumatisme et la goutte la torturent. Elle ne veut plus entendre parler de médecins, mais sa foi dans le bienfait de la mer est telle qu'elle parle de se baigner, en dépit du gel et des douleurs. Il faut user d'une douce violence pour l'en empêcher. La souffrance a enfin raison de son entêtement. Le docteur, qu'elle consent à voir, lui recommande un climat plus chaud : les îles Canaries. Au lieu de cela, Elisabeth part pour Paris, où elle veut faire une cure de massage et où résident en ce moment les deux sœurs qui lui restent, Marie, reine de Naples, et Mathilde, comtesse Trani. Cette dernière a les mêmes habitudes qu'Elisabeth; elle voyage perpétuellement en gardant un strict incognito, et a adopté le nom très modeste de M^{lle} Nelly Schmidt. Les trois sœurs passent ensemble, à l'hôtel Dominici, le 24 décembre 1897,

qui est le soixantième anniversaire d'Elisabeth. Pour le nouvel an elles se trouvent à Marseille, où Elisabeth attend son yacht.

Cependant les douleurs de l'impératrice augmentent. Le professeur Nothnagel, qu'elle consulte à San-Remo, les attribue en partie à une inflammation des nerfs. Devenue plus docile, elle ne demande qu'à rester à San-Remo; son grand amour pour Corfou semble évanoui. « Peut-être, dit-elle, se trouvera-t-il un riche Américain pour acquérir l'Achilléon; il représente un argent fou, et ce seraient mes enfants qui en auraient le profit. » Le 1^{er} mars les trois sœurs traversent Turin et se dirigent vers la Suisse. Là, Mathilde se sépare de ses sœurs car son but est Munich. Elisabeth demeure à Territet avec les personnes de sa suite, parmi lesquelles la comtesse Sztaray et le lecteur Frédéric Barker. Mais l'inflammation nerveuse ayant reparu, elle retourne à Kissingen. Elle y reçoit en mai une courte visite de François-Joseph. La cure reste de nouveau sans effet et l'impératrice arrive très souffrante à Lainz. « Elle dissimulait son visage maigre et défait — rapporte un témoin — et ne supportait plus le voisinage de personne; même la compagnie des enfants lui pesait. » Les soirées froides et les brouillards matinaux qui enveloppent le parc de Lainz en chassent encore l'impératrice. Le 4 juillet elle retourne à Ischl, mais n'y demeure même pas jusqu'au jour anniversaire de l'empereur. Les journaux répandent la nouvelle que la santé de la souveraine : anémie prononcée, violente inflammation nerveuse, insomnies chroniques et, plus récemment, dilatation du cœur, vont l'obliger à se soumettre à la cure de Bad-Nauheim. Elisabeth s'arrête au passage à Munich. En compagnie de la comtesse Trani elle flâne dans les rues de sa ville natale; c'est un pèlerinage à travers tous les souvenirs de leur enfance. Les deux sœurs font des stations aux devantures des magasins devant les églises et les vieilles maisons. En passant près du palais Elisabeth désigne du doigt la fenêtre de sa chambre de jeune fille. Enfin, en guise d'adieu, elle entre à la célèbre brasserie de la *Hofbräu*. « Je ne quitte jamais Munich sans être venue ici! » dit-elle. A Bad-Nauheim l'impératrice reçoit la visite de l'empereur Guillaume II. Toute la localité est en émoi lorsque les chevaux gris-pommelés de la calèche impériale s'arrêtent devant la villa Kracht. Aimable attention du souverain : ce sont des chevaux hongrois conduits par un cocher hongrois.

Elisabeth passe par Hombourg et la France pour retourner en Suisse. Le 30 août 1898 elle s'installe au grand hôtel de Caux. Elle s'est tracé un vaste programme; elle est décidée à refaire de la marche et a choisi les buts d'excursion : Bex-les-Bains, les Rochers de Naye, Evian, Genève et Pregny, où elle visitera les serres réputées de la baronne de Rothschild. Le 5 septembre l'impératrice fait retenir à l'hôtel *Beau-Rivage*, à Genève, des chambres pour trois dames et un laquais. Le 9, à 8 heures du matin, l'impératrice quitte Caux avec la comtesse Sztaray et un laquais qui porte les manteaux. Arrivées à Genève par le bateau de midi, ces dames se rendent en voiture à Pregny. A fronton de la villa Rothschild flottait le drapeau des Habsbourg; mais la baronne l'a fait retirer lorsqu'elle a su que sa visiteuse désirait garder l'incognito.

Elisabeth est charmée de l'accueil qu'elle reçoit, du tranquille déjeuner à trois, de l'excellence des mets, de la musique discrète qui les accompagne. Elle envoie le menu de ce déjeuner à l'empereur et à ses sœurs, en l'annotant de la remarque qu'elle n'a jamais de sa vie mangé d'aussi bonne glace. Chose exceptionnelle, elle boit du champagne et choque même son verre avec celui de la maîtresse de maison. Le soir, en rentrant à Genève, on se rend encore chez le fameux pâtissier du boulevard du Théâtre. Les rues sont très animées; la ville est gaie et donne l'impression d'une cité du Midi. Mais tout à coup la nuit se fait sur Genève... La lumière électrique manque partout. Au quai du Rhône l'impératrice perd son chemin et ne parvient pas à trouver le pont... Enfin, à 10 heures du soir, elle atteint l'hôtel avec la comtesse Sztaray.

Cette dernière a écrit dans son journal : « ...L'impératrice donna des ordres pour son petit déjeuner du lendemain et se retira dans sa chambre. J'avais encore une lettre à écrire. De temps à autre je m'interrompais pour regarder, par la fenêtre ouverte, le profil des hautes montagnes noires que l'obscurité rapprochait de nous. Seul le Mont-Blanc demeurait invisible. Ma nuit fut très agitée. Je m'endormis enfin au petit matin; mais je fus arrachée brusquement de mes rêves par une voix éclatante, qui paraissait m'appeler... Mon regard tomba alors sur le Mont-Blanc, dont l'aube faisait rougeoyer la cime. »

L'ASSASSINAT

Le 10 septembre, à 9 heures du matin, l'impératrice est assise, occupée à sa coiffure. Elle a mal dormi. « Je ne sais trop pourquoi, je n'ai pu fermer l'œil. Pendant un moment j'ai entendu le chanteur italien; puis c'était la lumière du phare qui me dérangeait; je n'avais pas la force de me lever pour aller fermer la fenêtre. Je me suis endormie vers deux heures; alors la lune m'a réveillée... »

La comtesse Sztaray demande si l'impératrice compte toujours repartir pour Caux par le bateau de l'après-midi.

« Certainement, nous partons à 1 h. 40. Le personnel nous précédera par le train de midi : je n'aime pas voyager en procession! »

A 11 heures, l'impératrice et la comtesse Sztaray quittent l'hôtel Elisabeth se rappelle un achat dont elle est chargée. Elle se rend chez Bäcker, fabricant d'instruments de musique, rue Bonivard, pour entendre l'orchestration d'Adelina Patti. Bäcker lui fait entendre des valse, des airs d'*Aïda*, de *Carmen*, de *Rigoletto*, de *Tannhäuser*. Elle achète un grand orchestron et vingt-quatre morceaux de musique pour les enfants de Wallsee. De là elle retourne à l'hôtel s'habiller pour le voyage. « Il me semblait — écrit la comtesse Sztaray — que l'impératrice tardait beaucoup trop à partir; je fus saisie d'une nervosité incompréhensible. Si nous n'atteignons pas notre bateau, nous demeurions seules en arrière, puisque les domestiques étaient déjà partis. Ne pouvant plus attendre que l'impératrice sortit de sa chambre j'allai chez elle... »

Mais Elisabeth est en train de boire du lait. « Majesté, il est 1 h. 30; partons vite ou nous allons manquer le bateau! » L'impératrice lève son verre, le tend à la comtesse : « Avant tout, goûtez à ce lait!... »

Enfin la voyageuse est prête. Il est 1 h. 35 m. lorsque les deux dames quittent l'hôtel. Elles longent le lac, passent devant le monument Brünswick. L'impératrice montre les arbres : « Voyez-vous, Irma, les marronniers fleurissent! A Schönbrunn aussi nous avons des marronniers qui s'épanouissent deux fois l'an... L'empereur m'écrit qu'ils sont tout en fleurs... »

« Majesté, la cloche du départ!... »

Cependant un inconnu vient à la rencontre des deux dames. Suivant le trottoir du bord du lac, il se comporte d'étrange manière : d'un bond se cachant derrière un arbre, puis regagnant la balustrade et de nouveau se cachant derrière un arbre, comme si, poursuivi par quelqu'un, il cherchait à se dérober. Avancé de la sorte en zigzag, il se rapproche de l'impératrice... Et soudain dressé devant elle, il la frappe de son poing fermé. Elisabeth s'affaisse sans un cri. A l'appel alarmé de la comtesse, les gens accourent. Un cocher aide l'étrangère à se relever. Elle ouvre les yeux : elle n'a donc pas perdu connaissance. Ses cheveux sont défaits, sa robe est souillée.

Aux questions dont on l'assaille, l'impératrice répond : « Mais, je n'ai rien! »

Les personnes accourues sont pleines d'empressement; le cocher brosse les vêtements de l'impératrice, le portier de l'hôtel *Beau-Rivage*, qui a vu la scène de sa porte, insiste auprès d'elle pour qu'elle rentre à l'hôtel.

Elisabeth décline toute aide. « Ce n'est rien, dépêchons-nous, nous allons manquer le bateau! »

Tout en marchant vers l'embarcadère, rajustant d'une main son chapeau et ses cheveux, l'impératrice demande : « Que pouvait bien vouloir cet homme?... Peut-être m'arracher ma montre?... Elle marche d'un pas rapide et refuse le bras de la comtesse.

Au bout d'un instant : « Maintenant je suis pâle, n'est-ce pas? »

La comtesse : « Un peu, oui, sans doute la peur... »

On entend la voix du portier de l'hôtel qui court après ces dames. Il annonce, essoufflé, qu'on vient d'arrêter l'individu...

« Que dit-il? » questionne l'impératrice. Et soudain son visage s'altère. « Je crois que j'ai un peu mal à la poitrine... je ne sais pas bien... »

Elle traverse cependant la passerelle d'un pas vif, pour entrer dans le bateau. Mais une fois là, elle commence à chanceler. « Votre bras, maintenant... » dit-elle à la comtesse d'une voix affaiblie.

La dame d'honneur entoure de son bras le corps défaillant. Mais elle n'en peut soutenir le poids et tombe à genoux, pressant contre son sein la tête d'Elisabeth. « Un médecin! Un médecin! De l'eau!... »

Pâle comme la mort et les yeux fermés, l'impératrice repose dans les bras de la comtesse agenouillée.

Pendant qu'on lui bassine le front et les tempes, elle rouvre les yeux.

Un passager, M. Teisset, fait remarquer qu'il serait préférable de porter cette dame sur le pont supérieur, où l'air est plus pur. Deux messieurs prêtent leur aide et on allonge la malade sur un banc. Une passagère, M^{me} Dardel, munie d'eau de Cologne, tente de lui faire reprendre connaissance; en même temps on desserre ses vêtements.

Entre-temps le bateau s'est mis en marche. Un peu de sucre trempé dans de l'éther, le vent frais qui souffle du large semblent opérer d'une façon ranimante. Elisabeth ouvre les yeux, regarde autour d'elle comme si elle sortait d'un rêve, se soulève et, d'une voix faible, dit : *Merci*, à la dame étrangère.

Puis à la comtesse Sztaray : « Que m'est-il donc arrivé?... » Mais tout de suite, elle retombe sans connaissance. La comtesse délace les rubans du « figaro » de soie noire qui enserre le buste d'Elisabeth; elle aperçoit alors sur la chemise de batiste, dans la région du cœur, une tache foncée de la grandeur d'un florin d'argent. Écartant vivement la chemise, elle découvre une petite blessure triangulaire, qu'obture une goutte de sang caillé.

Alors l'affreuse vérité se fait jour.

Elisabeth a été assassinée.

La comtesse élève vers Dieu une prière muette... Puis elle fait appeler le capitaine du bateau. « Monsieur, vous avez à bord l'impératrice d'Autriche, mortellement blessée... Il est impossible de la laisser mourir ainsi, sans soins médicaux et sans les secours de l'Église; je vous prie, retournez immédiatement au port!... »

Le capitaine Roux obéit en silence. Le bateau repart vers Genève.

Elisabeth est entrée en agonie. A genoux devant elle, la comtesse Sztaray prie. Avant l'entrée au port on prépare en hâte un brancard. Six hommes portent la mourante. Son grand manteau noir la recouvre et la dérobe aux regards indiscrets. Une foule très excitée suit le convoi. On sait maintenant ce qui est arrivé, et qui est la dame mourante.

A l'hôtel, deux médecins, les docteurs Golay et Mayor, sont déjà sur place. La femme du propriétaire de l'hôtel et une infirmière anglaise les assistent. Le docteur Golay essaie de sonder la blessure, mais ce n'est plus déjà possible, car l'enlèvement du corset a déplacé l'ouverture externe de la plaie qui ne correspond plus à son orifice interne.

« Il n'y a malheureusement plus d'espoir! » déclare le docteur Golay.

Un prêtre est introduit dans la chambre; il donne à la mourante l'absolution générale.

Il est deux heures quarante minutes lorsque le médecin prononce le mot : *Morte!*

On ouvre l'artère du bras gauche; il n'en sort pas une goutte de sang. Les médecins quittent alors la chambre.

Bientôt se présentent le médecin des morts et quelques fonctionnaires de l'État. « Vous savez, dit-on à la comtesse Sztaray, que toutes vos déclarations sont faites sous la foi du serment. » La loi exige l'autopsie du corps. Des dépêches sont envoyées à Vienne. Un appel téléphonique parvient de Territet : le général Berzeviczy, qui était descendu de Caux pour attendre au bateau l'impératrice, apprend ainsi brusquement l'affreuse nouvelle.

Entre-temps, une commission officielle s'est présentée à l'hôtel, car une enquête minutieuse est ordonnée. Puis, l'évêque de Fribourg, accompagné d'ecclésiastiques et de religieuses, vient prier auprès de la couche de l'impératrice.

Le soir, on place le corps dans un cercueil provisoire. Jusqu'à minuit la dévouée comtesse Sztaray, Berzeviczy et le comte Kuefstein, ambassadeur d'Autriche à Berne, veillent auprès de la morte.

L'après-midi du lendemain — c'est le dimanche 11 septembre — on procède à l'autopsie du corps. Pour s'assurer de l'endroit précis de la blessure, les médecins brisent la cage thoracique. Le coup de poignard a été si violent que l'arme a pénétré à huit centimètres et demi de profondeur, brisant la quatrième côte, perforant le poulmon et le péricarde, transperçant le cœur de haut en bas, pour ressortir à la partie inférieure du ventricule. L'arme étant extraordinairement acérée, l'hémorragie a été peu considérable; le sang a coulé goutte à goutte dans le péricarde : c'est ce qui a permis à l'impératrice de marcher encore un moment avec le cœur percé... L'engorgement du péricarde, causé par l'afflux du sang, a précipité la fin. A la demande du procureur général, le docteur Golay photographie la blessure. L'arme qui a servi au crime, retrouvée par un concierge dans la rue des Alpes, est un

poignard en forme de lime à trois arêtes, muni d'un manche de bois; la lame, extrêmement affilée, a dix centimètres de longueur.

* * *

Qui est l'assassin? Quel motif l'a poussé à tuer une femme qui, de sa vie n'a fait de mal à personne, n'a jamais recherché le pouvoir, a enduré la couronne comme un martyr, a dédaigné tous les honneurs et toutes les distinctions?... Devant le juge d'instruction Léchet, se tient un jeune homme à la carrure trapue; sa taille et son visage sont ceux d'un homme du Midi comme on en rencontre par centaines entre Marseille et Menton. Luigi Luccheni, né à Paris le 21 avril 1837, est âgé de vingt-cinq ans. Il a séjourné en dernier lieu à Lausanne. Sa mère était Italienne. Il n'a jamais connu ses parents et a passé son enfance à l'orphelinat de Parme. Congédié de cette institution à l'âge de dix ans, il a travaillé en divers endroits et à toutes sortes de métiers. A vingt ans il a fait du service militaire à Naples, puis fut pendant quelque temps valet de chambre du prince d'Aragon.

S'agit-il d'un aliéné?

Les médecins ne lui trouvent rien d'anormal. Malgré la méfiance qu'éveillent certaines tendances homosexuelles manifestées à Naples, et sans doute aussi du temps de ses fonctions de valet de chambre, on ne constate chez lui aucun symptôme nettement pathologique.

Luccheni est anarchiste. Son interrogatoire n'apporte aucun éclaircissement. Il répète comme une leçon bien apprise des phrases vagues et générales... Comment l'idée a-t-elle pu lui venir de tuer une femme qui, sans doute, était impératrice, mais qui fuyait la couronne et vivait hors d'Autriche, solitaire et retirée, sans que, la plupart du temps, on connaît même son nom, qui se trouvait à mille lieues de toute vie officielle et de toute ambition politique?

Le meurtrier répond : « Je suis venu à Genève avec l'idée de tuer une personne de haute condition. Il fallait qu'un souverain tombât, peu m'importait lequel. On m'avait dit que le duc d'Orléans était à Genève : j'étais résolu à l'abattre. Je l'ai cherché à Evian, puis à Genève... Je n'ai pas pu l'atteindre; il me filait toujours sous le nez... »

« — Alors, demande M. Léchet, le poignard acheté chez Trödler à Lausanne et si soigneusement affilé, était destiné au duc d'Orléans?... »

Mais il est impossible d'arracher à l'indifférence de cette brute, inaccessible à l'émotion, la moindre parole qui explique le pourquoi de son forfait. Il prétend avoir vu l'impératrice à Vienne, en 1894, et avoir gardé la mémoire de son visage. Toutefois il ne peut expliquer pourquoi il se trouvait alors à Vienne, et il reste muet quand on lui demande quels sont ceux qui l'ont rendu attentif, lui l'étranger, à la personne de l'impératrice. Se pourrait-il qu'Elle, la contemptrice de toute vaine gloire, eût été poursuivie par l'hostilité d'une infâme compagnie d'assassins? Son nom, qu'elle cachait si volontiers sous un pseudonyme, figurait-il sur la liste noire de cette bande de fous haineux?

La police le conteste. Elle croit savoir quels sont les souverains menacés; rien ne permet de penser que l'impératrice ait jamais attiré sur elle l'attention des conjurés anarchistes. Malgré cela, des mesures de sécurité ont été prises dès son arrivée sur le territoire suisse. Le chef de la police du canton de Vaud, M. Virieux, se défend du reproche d'avoir laissé l'impératrice sans protection. Lui-même a réglé le service de surveillance et nommé des agents itinérants, dont la tâche était de suivre l'impératrice dans tous ses déplacements. Mais, cette fois encore, cette dernière s'était aperçue de la surveillance qui lui était importune et avait ordonné qu'on y renoncât sur un ton si catégorique que M. Virieux, se laissant intimider, retira ses agents la veille même de la catastrophe...

Sur la table du bureau de police s'amoncellent les lettres porteuses d'information ou de suppositions émanant du public; on perquisitionne dans les milieux d'insurgés politiques; on s'ingénie pour découvrir ceux qui ont pu être les instigateurs du meurtre exécuté par Luccheni. On se voit forcé d'en venir à la conclusion que l'assassin a dit vrai en déclarant : « J'ai agi sans complices, de mon propre mouvement, je suis seul responsable de mon acte. »

Dans le salon d'angle de l'hôtel *Beau-Rivage*, l'impératrice repose. Elle est parée de cette toilette de soie noire qu'elle appelait sa « belle robe ». Le visage et les mains sont d'une blancheur

d'albâtre; la stature semble avoir grandi; les formes ont encore cette merveilleuse sveltesse qui distinguait Elisabeth dans ses jeunes années. La mort a, semble-t-il, exaucé son vœu intime : « *Je voudrais m'évoler de ce monde comme un oiseau, ou bien comme la fumée qui monte et s'évanouit* », avait-elle dit un jour. Le corps est recouvert d'un voile de dentelle sur lequel on a brodé les mots : *Repose en paix*. Auprès du lit deux prêtres demeurent en prières. Ce n'est ni l'impératrice d'Autriche, ni la reine de Hongrie, mais simplement Elisabeth, qu'on a exposée là; car la Suisse respecte, même dans la mort, sa volonté d'anonymat. Aux murs de la chambre mortuaire, tendus de drap noir, scintillent de petites croix d'argent. A la tête du lit se dresse un immense crucifix blanc.

Le corps a été placé dans trois cercueils différents; celui de l'extérieur, en bois de chêne avec ornements de bronze reposant sur des griffes de lion, contient les deux autres, qui sont en plomb. Depuis midi résonnent les accents sourds et profonds de la *Clémence*, la grande cloche de Genève. Elle accompagne l'honneur rendu à la morte par le Conseil fédéral suisse, et la « manifestation de regret et de sympathie » qui se déroule devant l'hôtel *Beau-Rivage*. Des soldats tenant leurs fusils abaissés; des huissiers en manteau rouge et jaune, avec leur chapeau à bords relevés et leur masse voilée de crêpe; le Conseil d'Etat et le Grand-Conseil, les membres du gouvernement suisse, et derrière eux un long cortège de citoyens vêtus de noir, représentants des quarante-sept communes du canton de Genève; les fonctionnaires municipaux, les professeurs et les étudiants de l'Université, le corps consulaire et les envoyés des pays étrangers; enfin un grand nombre de dames et de jeunes filles, composent le cortège funèbre. A Genève personne, aujourd'hui, ne travaille. Les magasins ont clos leurs portes. Sur le lac pas un bateau, pas un canot ne sillonne la surface des eaux, d'un magnifique bleu de saphir.

Avant la soudure des cercueils se déroule, en présence des autorités fédérales, de l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie et du général Berzevitz, la cérémonie protocolaire consistant à s'assurer de l'identité du corps. On a pratiqué, dans chaque bière, des ouvertures vitrées auxquelles correspondent, dans le couvercle, des panneaux mobiles permettant de voir la morte.

Les porteurs déposent le cercueil dans le corbillard attelé de six chevaux noirs. Le soleil brille sur un calme paysage de septembre. Clair et beau départ que celui de ce convoi s'avançant vers la gare dans le parfum des fleurs, dans un rayonnement de lumière et de douce chaleur automnale.

Le 15 septembre, à 10 heures du soir, le train portant la dépouille mortelle de l'impératrice entre en gare de Vienne. La capitale avait déjà commencé les apprêts d'une grande fête; le long des boulevards s'alignent les mâts porte-drapeau, les tribunes et les tréteaux destinés aux illuminations; le 2 décembre il y aura cinquante ans que François-Joseph règne. La catastrophe de Genève arrête tous ces préparatifs. Ils sont remplacés par la pompe lugubre de cérémonies funèbres dont les formes et le rituel remontent encore au temps de Philippe II. La morte est déposée dans la sombre chapelle de la Hofburg. Quatre couronnes recouvrent le cercueil d'Elisabeth : la couronne impériale de Marie-Thérèse, la couronne de la reine de Hongrie, la couronne de l'archiduchesse d'Autriche et la couronne de princesse; tout à côté, sur un coussin, ses insignes personnels : une paire de gants blancs et l'éventail qui fut sa dernière protection contre le monde extérieur.

Raïde et muet, François-Joseph assiste à l'entrée de l'impératrice défunte. On voit qu'il se maîtrise avec peine. Ce veuf est entouré d'un cercle de solitude : car le prince Léopold de Bavière, le grand-duc Salvator, les filles d'Elisabeth, Gisèle et Marie-Valérie se tiennent à distance respectueuse du souverain. Quand les serviteurs montent les marches de l'autel avec leur triste fardeau, François-Joseph s'avance au-devant d'eux. Impassible et les mains jointes, il accompagne le cercueil... Ses filles s'agenouillent sur leur prie-Dieu.

Un témoin oculaire a rapporté ce qui suit : « Lorsque le prêtre de la Hofburg se met à réciter les prières, l'empereur semble perdre contenance; ses lèvres ont des frémissements convulsifs. La voix du prêtre se fait plus forte et plus solennelle... Quand il prononce le nom d'*Elisabeth*, les yeux de l'empereur se remplissent de larmes, il n'essaye plus de lutter contre l'émotion qui l'étreint : sa taille s'affaisse, sa tête se courbe et, d'un geste de tendresse impuissante, il appuie sa main droite sur le cercueil d'Elisabeth ».

Le grand maître de la Cour, prince Liechtenstein, remet ensuite

à l'empereur les clefs du cercueil. François-Joseph tombe à genoux, et, des deux bras, il entoure ce cercueil comme on embrasse un corps bien-aimé. En se relevant, il aperçoit parmi les assistants la comtesse Szaray. Allant à elle il lui demande : « A-t-elle beaucoup souffert? » La comtesse est si émue qu'elle s'affaisse, défaillante, et que l'empereur doit la soutenir.

Le cercueil demeure exposé deux jours dans la chapelle impériale. Celle-ci n'est pas assez vaste pour permettre un grand déploiement de pompe funèbre. Les murs sont tendus de noir; comme seul ornement ils portent les armes de l'impératrice et l'inscription : *Elisabetha Imperatrix Austriae — Regina Hungariae*. Au milieu, sur un catafalque, trône le cercueil de chêne. Deux nonnes agenouillées, semblables à des poupées de cire plutôt qu'à des êtres vivants, s'abîment dans de muettes oraisons. Sur les degrés du catafalque quatre satellites de la garde impériale se tiennent immobiles.

Le septième jour après la mort de l'impératrice, à l'heure même où elle rendait le dernier soupir, le cercueil est placé sur un char funèbre. Le corbillard de la maison des Habsbourg a transporté, depuis un siècle, trois empereurs et six impératrices de la *Hofburgkapelle* à la crypte du couvent des Capucins. Dans l'église attenante quatre-vingts évêques attendent, rangés devant l'autel, François-Joseph pénètre dans le saint lieu par la porte du Réfectoire. A ses côtés se tient l'empereur Guillaume II, puis apparaissent les filles d'Elisabeth. Quand le prince-archevêque, le cardinal Gruscha, élève la voix pour donner la dernière bénédiction, Hans Richter fait signe à ses chanteurs. Et cette émouvante plainte retentit : *Au jour terrible où le ciel et la terre tremblent, où vous reviendrez pour juger les vivants et les morts, délivrez-moi, Seigneur, de la mort éternelle!*

La sonnerie des cloches et le sourd battement des tambours se sont tus : un silence absolu règne dans l'église. Le grand maître de la Cour s'approche de l'empereur, et, s'inclinant profondément, l'informe que l'on va procéder au dernier acte de la cérémonie : le cercueil d'Elisabeth va être descendu dans la crypte, lieu de son dernier repos. « On entendait résonner les pas des porteurs sur les degrés de pierre, écrit un témoin. Puis, ayant déposé leur fardeau, ils quittèrent le caveau funéraire. Seuls y demeurèrent l'empereur, le cardinal Gruscha et le supérieur du couvent. A genoux, dans la muette obscurité de la crypte, François-Joseph adressa à Elisabeth son dernier adieu. »

Le testament de l'impératrice, rédigé deux ans avant sa mort, renfermait, entre autres, le vœu d'être ensevelie très simplement et sans faste. La Cour ne pouvait accéder à ce vœu sans rompre avec une étiquette très ancienne. Mais on s'efforça d'en atténuer la rigueur. Ainsi la règle voulait qu'on ne déposât au cloître des Capucins qu'une partie du corps des Habsbourg défunts : le cœur devait reposer à l'église des Augustins, les autres viscères dans la cathédrale Saint-Etienne. Cette triple cérémonie funèbre eut encore lieu lors des obsèques du grand-duc François-Charles, père de François-Joseph. Mais, même morte, Elisabeth, impératrice d'exception, ne se soumet pas complètement aux lois de l'auguste Maison d'Autriche.

Son vœu de reposer à Corfou ne sera néanmoins pas exaucé, car la même étiquette inflexible désigne le lieu de son éternel repos : dans le caveau des Habsbourg, Elisabeth sera la quinzième parmi les impératrices.

* * *

Ceux que la vie a comblés de solitude sont, après leur mort, l'objet de témoignages sans nombre. L'Allemagne, patrie d'Elisabeth, fera d'elle un symbole idéal, couronnera ses portraits et lui élèvera des monuments. L'impératrice devient aussi dans sa capitale l'objet d'un véritable culte. De son vivant Vienne lui était étrangère, elle était étrangère aux Viennois. La « princesse de légende » de l'an de grâce 1854 avait déçu tout le monde : la Cour, l'aristocratie et le simple citoyen. Ce que vécût à Versailles la gracieuse fille de Marie-Thérèse s'est répété à la Cour de François-Joseph. Dans de moindres proportions c'est le même drame qui s'est joué; toute société aristocratique nourrie de vieilles traditions rejette celui qui, délibérément, se soustrait au joug de ses formes et de ses coutumes.

* * *

La personnalité d'Elisabeth devait nécessairement être méconnue et incomprise du bourgeois de Vienne d'après 1866, qui vivait à une époque d'ascension, de prospérité matérielle et d'optimisme satisfait. On avait brisé avec le passé et on était tout entier à l'heure présente. Deux transformations avaient remodelé la société vien-

noise. Le *Vormürz*, — la période qui a précédé la révolution de 1848 et qui vit le règne de François II, n'avait pas été un temps dénué de toute vie de l'esprit, puisqu'on lui doit le meilleur produit de la culture autrichienne : le style *Audiermayer*, cette fleur d'automne éclose à la frontière de deux époques. Le défaut de liberté politique trouvait alors sa revanche dans la liberté des passions privées : de telles périodes sont favorables aux arts. La musique, fruit tardif de toutes les civilisations, arrive alors à son plein épanouissement. Elle fleurit surtout dans une société bourgeoise et aisée animée de nobles préoccupations, dont les Lettres et les Mémoires de Grillparzer, Schumann, Bauernfeld, Lenau nous donnent une image très exacte.

La révolution vint bouleverser ce jardin si bien entretenu. Vienne prit alors un nouveau visage : rebelle, ardemment politique, et le garda pendant toute la période de la contre-révolution et jusqu'à la journée de *Königsgrätz*. La bourgeoisie réagit autrement que la Cour devant la défaite qui expulsait les Habsbourg de l'Allemagne. Elle y vit l'abandon de la tradition josphienne, la mise au tombeau de l'utopie de la Grande Allemagne. Cette bourgeoisie demeura hostile au plan de revanche caressé par la Cour, et au moment où éclata la guerre franco-allemande, le peuple acclama les vainqueurs germaniques. Mais, bientôt, toutes les illusions s'évanouissent et rejoignent le plan de l'archiduc Albert de gagner aux côtés de Napoléon III une nouvelle bataille de Leipzig.

Entre 1876 et 1905 une nouvelle génération grandit. L'ancienne hégémonie des Habsbourg en Allemagne a définitivement pris fin. La paix signée avec la Hongrie sous le patronage efficace d'Elisabeth a ouvert la voie au libéralisme. Les progrès croissants de l'industrie, la plus grande liberté du trafic, et surtout le grandiose développement de la cité donnent à Vienne une impulsion considérable. La puissance nouvelle qui s'affirme dans les façades élégantes des grands boulevards, dans les éditions de luxe et les palais de la finance, s'appelle Rothschild, Tedesco et Springer, Schey, Königswarter et Epstein. Elle occupe les premières loges du théâtre, fait galoper ses beaux chevaux et circuler ses brillants attelages dans l'allée principale du Prater, construit à Hietzing et à Mödling, à Baden et à Vöslau, des villas et des palais d'été semblables à ceux que l'aristocratie élevait jadis aux portes de la ville. Les banquiers deviennent de grands propriétaires terriens ; avec la liberté de conscience et de croyance on a acquis le droit de se défaire des domaines de famille. L'optimisme de cette nouvelle génération découle d'un immense bien-être matériel et se transmet à la génération suivante. Les pères, étant riches, ont renoncé à toute politique ; les fils sourient à l'accomplissement d'un vœu très ancien : François-Joseph, en effet, a nobilité les grosses fortunes et élargit les cadres de sa cavalerie, qu'il rend accessible aux fils des barons de la finance et des rois du négoce. Le noyau, très restreint, de l'ancienne aristocratie viennoise, le petit cercle quasi familial formé par les hauts fonctionnaires et quelques riches privilégiés se transforme dès lors en une vaste société. L'aristocratie règne encore, mais elle ne peut plus éviter le contact avec les non-titres. Elle demeure, il est vrai, reine incontestée en matière de goût et pour ce qui est des formes de la vie. En cette fin d'un siècle, nobles, bourgeois et petit peuple se sentent rapprochés par le même confiant optimisme, la même foi joyeuse dans les promesses de la vie.

Elisabeth n'a jamais vu qu'à distance cette Vienne insouciante, satisfait de soi et de tous ; elle n'a rien en de commun avec cette ville impériale « qui vivait sous le signe de la Joie ». Sa gravité naturelle et le destin qui la marquait ne lui permettaient pas de s'associer à cette gaieté trompeuse, tardif soleil d'automne éclairant la mourante beauté de la dynastie habsbourgeoise.

L'impératrice était-elle plus lucide que d'autres ? La douleur l'avait-elle rendue clairvoyante, ou sa prescience était-elle le don amer que la déesse Solitude accorde à ses enfants ?

Une génération jousseuse, et pour qui le jour présent renfermait l'éternité, avait eu bientôt fait d'oublier sa souveraine. Mais la mort l'a ressuscitée : le culte de Vienne pour Elisabeth sera une manifestation posthume.

Les solennités funèbres avaient pris fin lorsque parvint de loin un message retardé. Des femmes d'Égypte envoyaient des fleurs de lotus et des roses de Jéricho, avec un rameau de l'antique figuier sous lequel — ainsi le dit la légende — Marie s'était arrêtée lors de sa fuite devant Hérode. Le ruban qui nouait les fleurs portait cette inscription : *Flores etiam miseri desertorum salubant!* — *Les humbles fleurs du désert te saluent!*

CARL TSCHUPPIK.

(Traduit de l'allemand, par M^{me} Govet.)

Les apparitions de la Vierge au siècle dernier

LE PÈRE ALPHONSE RATISBONNE (1842)

Pour nous, croyants, les cieus ne sont pas muets. Nous pensons que de temps à autre Dieu fait signe à l'homme.

Considérant la Vierge Marie comme notre mère, nous croyons volontiers qu'elle aussi rend parfois visite à la terre, pour y encourager ses enfants.

On parle, alors, d'apparitions.

Au cours des cent dernières années, il y en eut six qui furent célèbres à divers degrés et que nous rappellerons dans l'ordre où elles eurent lieu.

* * *

Alphonse Ratisbonne était le neuvième enfant d'une famille juive alliée aux Rothschild, Fould, Worms et autres opulentes maisons d'Israël, et elle-même la plus riche d'Alsace (1).

Il naquit à Strasbourg le 1^{er} mai 1814. Il fut aussi bien élevé que possible et trouva toute espèce de beaux exemples au foyer domestique : on y était surtout fort dévoué et généreux pour les coreligionnaires pauvres. Alphonse suivit cette tradition, conforme à la pente de son propre cœur, et combla souvent de ses deniers le déficit des œuvres où il était enrôlé.

Comme études, il fit son droit à Paris, pour se préparer à devenir banquier à Strasbourg ; comme religion, il récita d'abord ses prières en hébreu, sans les comprendre ; ensuite, en français ; puis il les abandonna tout à fait, et finalement s'aperçut qu'il ne croyait plus même en Dieu. Chez ses parents il avait, du reste, toujours constaté qu'on n'observait aucune des prescriptions du judaïsme.

Ce jeune homme riche, cultivé, bienfaisant, qui aimait les pauvres, mais plus encore les Champs-Élysées, comme disait son oncle, ne songeait à la religion que lorsque sa pensée se portait sur son frère Théodore ; et c'était alors pour détester « le fanatisme des catholiques ». Ce frère aîné ne s'était-il pas avisé, sous l'influence d'un philosophe, l'abbé Bautain, et d'une mystique, M^{lle} Humann, de renoncer le judaïsme pour recevoir le baptême chrétien ? A ce crime il avait ajouté celui de devenir prêtre. Et voilà qu'on apprenait maintenant qu'il tentait d'exercer son prosélytisme dans sa famille. Du reste, le résultat était au rebours de ce que cherchait l'apôtre. « Parmi les miens, dit Alphonse, un seul m'était odieux : c'était mon frère Théodore. Et cependant, il nous aimait : mais son habit me repoussait, sa pensée m'offusquait, sa parole grave et sérieuse excitait ma colère. Je ne voulais plus le voir ; je nourrissais une haine amère contre les prêtres... Heureusement, mon frère quitta Strasbourg : c'était tout ce que je désirais... Son départ me soulagea d'un grand poids (2). »

Alphonse Ratisbonne avait maintenant vingt-six ans. Trouvant bon de le marier, sa famille le fiança à Flore Ratisbonne, sa nièce, qu'il aimait. Celle-ci n'avait que seize ans ; le mariage fut reporté à l'année suivante. Entre-temps, le jeune homme voyagerait.

En janvier 1842, il est à Rome. Il y voit Gustave de Bussierre,

(1) *Le T. R. Père Marie-Théodore Ratisbonne*, 2 vol. (Poussielgue, 1905, 2^e édit.

(2) Lettre d'Alphonse Ratisbonne à M. Desgenettes, curé de N.-D.-des-Victoires, 21 avril 1842.

son ami, lequel a un frère, Théodore, qui, de protestant, s'est fait catholique. Les convertis aiment souvent devenir des convertisseurs. Il en est de redoutables et qui gâtent tout. Celui-ci est de la bonne espèce, à en juger par le résultat. Il s'attache à Ratisbonne et ne veut plus lâcher prise.

— Vous y perdrez votre latin, lui dit, le 15 janvier, l'Israélite; je suis né Juif et Juif je mourrai. D'ailleurs, avant huit jours, je serai à Naples.

— Puisque vous êtes si sûr de vous-même, osez me promettre de porter sur vous ce que je vous donnerai.

Il s'agissait de la médaille dite « miraculeuse. »

Ratisbonne promit, tant pour avoir la paix que pour n'avoir pas l'air de craindre les effets du cadeau.

— Ce n'est pas tout, dit Bussierre.

— Que faut-il encore?

— Que vous recopiez cette prière et que vous osiez la réciter.

Il s'agissait maintenant du *Memorare* ou *Souvenez-vous*, composé par saint Bernard.

On céda sur la prière comme on avait cédé sur la médaille, et pour les mêmes raisons.

Ratisbonne lisait et relisait cette prière, pour chercher ce qu'elle pouvait bien avoir qui la rendit chère à Bussierre. Il la sut ainsi par cœur et elle lui revenait dans la tête, « comme un air d'opéra qu'on chante sans y penser, et en s'impatientant ». Pas plus que la médaille, du reste, l'oraison n'avait produit son effet chez le jeune homme qui, le 20 janvier, à midi, attablé dans un café avec deux amis qu'il invitait à son mariage, songeait à quitter Rome tout prochainement.

Ici, je lui cède la parole :

Si à ce moment, écrit-il, un troisième interlocuteur s'était approché de moi et m'avait dit : « Alphonse, dans un quart d'heure, tu adoreras Jésus-Christ, tu seras prosterné dans une église, tu te frapperas la poitrine aux pieds d'un prêtre, dans une maison de Jésuites, où tu passeras le carnaval pour te préparer au baptême; tu renonceras au monde, à ta fortune, et, s'il le faut, à ta fiancée, à l'affection de ta famille, à l'estime de tes amis, à l'attachement des Juifs... et tu n'aspireras plus qu'à suivre Jésus-Christ, et à porter sa croix jusqu'à la mort!... »

Je dis que si quelque prophète m'avait fait une semblable prédiction, je n'aurais jugé qu'un seul homme plus insensé que lui, c'eût été l'homme qui aurait cru à la possibilité d'une telle folie!

En sortant du café, je rencontre la voiture de M. de Bussierre. Je suis invité à y monter pour une petite promenade. Le temps était magnifique, et j'acceptai avec plaisir. M. de Bussierre me demanda la permission de s'arrêter quelques minutes à l'église Saint-André delle Fratte, pour un message qu'il avait à y remplir; il me proposa de l'attendre dans la voiture, je préférai sortir pour voir cette église...

L'église de Saint-André est petite, pauvre et déserte... je crois y avoir été à peu près seul... Aucun objet d'art n'y attirait mon attention. Je promenai machinalement mon regard autour de moi, sans m'arrêter à aucune pensée. Je me souviens seulement d'un chien noir qui sautait et bondissait devant mes pas. Bientôt ce chien disparut, je ne vis plus rien... ou plutôt, ô mon Dieu, je vis une seule chose!!!

Comment serait-il possible d'en parler? Oh! non, la parole humaine ne doit point essayer d'exprimer ce qui est inexprimable. Toute description, quelque sublime qu'elle puisse être, ne serait que profanation de l'ineffable réalité... J'étais là, prosterné, baigné dans mes larmes, le cœur hors de moi-même, quand M. de Bussierre me rappela à la vie.

Entre-temps, celui-ci s'était rendu à la sacristie pour régler les cérémonies d'un enterrement. Quand il revint, il ne trouva d'abord pas son compagnon; puis, il le découvrit, agenouillé dans la chapelle des saints Michel et Raphaël :

Je vais à lui, raconta Bussierre devant la commission d'enquête, je le secoue à diverses reprises, sans qu'il s'aperçoive de ma présence. Enfin, le visage baigné de larmes, soutenu, presque porté par moi,

il monte dans ma voiture. « Où voulez-vous aller? lui dis-je. — Conduisez-moi où vous voudrez. Après ce que j'ai vu, j'obéis. » Il me déclara qu'il ne parlera qu'avec la permission d'un prêtre, car « ce que j'ai vu, ajoute-t-il, je ne puis le dire qu'à genoux! »

Conduit au Gesù, près du P. de Villefort qui l'engage à s'expliquer, Ratisbonne tire sa médaille, l'embrasse, la montre et s'écrie : « Je l'ai vue! Je l'ai vue! » Et son émotion le domine encore. Mais bientôt, plus calme, il peut parler :

— J'étais, dit-il, depuis un instant dans l'église, lorsque tout d'un coup, je me suis senti saisi d'un trouble inexprimable. J'ai levé les yeux, tout l'édifice était comme voilé à mes regards; une seule chapelle avait, pour ainsi dire, concentré toute la lumière, et, au milieu de ce rayonnement, apparut debout sur l'autel, grande, brillante, pleine de majesté et de douceur, la Vierge Marie, telle qu'Elle est sur ma médaille. Une force irrésistible m'a poussée vers Elle. La Vierge m'a fait signe de la main de m'agenouiller. Elle a semblé me dire : « C'est bien! » Elle ne m'a point parlé, mais j'ai tout compris.

Ce n'est pas l'habitude de l'Eglise de se porter caution des visions de ses fidèles. Ici, cependant, l'événement fit un tel bruit à Rome et en France qu'elle crut devoir ouvrir une enquête. La procédure dura jusqu'au 3 juin, date où fut publié un décret pontifical portant « qu'il était certain qu'un vrai et insigne miracle, opéré par Dieu, à l'intercession de la Vierge Marie, avait produit la conversion instantanée et parfaite d'Alphonse Ratisbonne ».

La conversion avait certes été instantanée, puisque, deux heures avant l'apparition, visitant en touriste l'église du Gesù, Ratisbonne refusait formellement de s'y agenouiller et d'y prier, au Père de Villefort qui le lui demandait.

Elle fut aussi parfaite que possible, comme le montra la suite de sa vie.

Celui qui avouait « nourrir une haine amère contre les prêtres, et surtout contre ces jésuites dont le nom seul provoquait sa fureur », entra dans la Compagnie de Jésus et y resta dix ans. Si, ensuite, il la quitta, ce fut pour se joindre à son frère Théodore, qui avait fondé les Congrégations des Pères et des Dames de Sion, vouées à la conversion d'Israël.

Les deux frères ennemis ne faisaient plus qu'une âme désormais, et ils s'étaient partagé le monde. A l'aîné, l'Occident, avec l'établissement de grand pensionnats en France, en Angleterre et en Roumanie. Au plus jeune, l'Orient avec les lieux saints. Le visionnaire de Saint-André della Fratte, devenu le P. Marie-Alphonse, acquit, à Jérusalem, les ruines du prétoire de Pilate et, là, jeta les bases d'œuvres multiples pour le soutien desquelles souvent il dut parcourir l'Europe en tendant la main.

L'ancien dandy s'était fait mendiant pour l'amour de Dieu. Il allait, avec sa belle figure racée et sa barbe de patriarche plein d'humilité et d'enjouement, donnant à autrui du surplus de son bonheur et partout suscitait la bienfaisance et l'amitié. Sur le sujet du miracle il demeura réservé et mystérieux. Après l'enquête canonique, seuls, le comte de Chambord et deux ou trois intimes parvinrent à le faire parler. A la fin de sa vie il était devenu presque aveugle. Mais, avec la faculté de prier et de penser aux autres, la paix du cœur lui restait. Et il ressemblait à l'homme heureux qui se repose, après avoir engrangé une abondante moisson. Quand, à soixante-dix ans, il trépassa, à Jérusalem, ses derniers mots furent : « Tous mes désirs sont accomplis! »

On songe à ces paroles que murmura sainte Claire d'Assise en mourant et qu'on ne recueille pas souvent sur des lèvres expirantes : « Seigneur, je vous remercie de m'avoir fait vivre! »

* * *

Et la petite fiancée de seize ans qui attendait, à Strasbourg, que son ami revint l'épouser, pendant qu'à Rome, la sainte Vierge, en le convertissant, le lui volait : qu'était-elle devenue?

Un livre récent nous l'apprend (1).

Félix Klein raconte que, le 30 octobre 1912, Madeleine Semer, une jeune et belle femme, épouse divorcée d'un député fort en vue, est à la recherche d'une situation dans Paris. Elle se présente chez une vieille dame qui, l'ayant aussitôt appréciée, l'engage comme secrétaire-lectrice et bientôt la traite en amie. M^{me} Singer est dans sa quatre-vingt-dixième année. Elle a gardé cette vive intelligence et cette grande bonté qui rassemblèrent toujours autour d'elle de nombreux amis. Sous le Second Empire, c'étaient Prévost-Paradol, Octave Feuillet, Caro, Emile Ollivier qui fréquentaient sa maison; son salon est toujours ouvert et la qualité des habitués n'a pas baissé; Brunetière, Paul Deschanel, le prince Albert de Monaco y viennent régulièrement. C'est là que Madeleine Semer discute de philosophie avec Bergson et poursuit cette évolution d'âme qui la mène en peu de temps de l'incroyance agressive à la mystique chrétienne. M^{me} Singer, quant à elle, est toujours arrêtée par le problème du mal, qui l'empêche de croire en Dieu. Dans la partie de son testament où elle dit adieu à Madeleine Semer, l'incrédule se révèle encore :

Vous connaissez les limites de mon budget et vous savez, ma bien chère amie, que je ne peux pas vous couvrir d'or, comme vous l'auriez si bien mérité.

Mais je suis sûre que l'hommage que je tiens à vous rendre à ma dernière heure sera aussi pour vous un trésor.

Vous m'avez aidée par les soins les plus délicats, les plus persévérants, sans une minute de défaillance, à supporter sans révolte des souffrances sans trêve.

Si vous n'êtes pas parvenue à me faire croire à un Dieu père de tous les hommes, je crois à ses anges. Vous avez été l'esclave du devoir et l'ange de la pitié.

Cependant, quand M^{me} Singer s'éteignit, le 25 novembre 1915, à quatre-vingt-treize ans, il y avait déjà trois mois que, chaque jour, elle demandait à Madeleine Semer de réciter la prière du soir tout haut devant elle. Et durant la dernière nuit de sa vie, en toute lucidité, elle avait tout à coup déclaré que ses difficultés contre la Providence s'étaient évanouies et par trois fois prié son amie de dire avec elle le « Notre Père ».

Ainsi mourait, en 1915, la fiancée du P. Ratisbonne, confessant le même Dieu qu'avait servi, depuis 1842, le converti de Saint-André della Fratte.

LA SALETTE (1846)

Il n'y a pas d'apparition sur laquelle on ait plus glosé et disputé entre croyants. On s'explique fort bien pourquoi.

La Sainte Vierge parla beaucoup à la Salette; et ce fut à qui donnerait, de ses paroles, la meilleure et plus infaillible exégèse. De plus, elle livra, à ses deux confidentes, un secret qui mit en mouvement nombre de gens et suscita les commentaires les plus saugrenus. Il faut ajouter que Maximin et Mélanie ne menèrent pas, après le prodige, l'existence angélique que le monde attendait d'eux. Par ailleurs, le saint curé d'Arç et d'autres éminents personnages affichèrent, d'abord, un scepticisme dont ils revinrent ensuite. Enfin, il y eut un certain Déléon, prêtre brouillon et journaliste malhonnête, assez triste sire en somme, qui publia toute une littérature pour combattre l'apparition. Ce n'était pas à la Vierge qu'il en avait, mais à son évêque, qui l'avait interdit. En tout cas, signés ou anonymes, ses pamphlets atteignirent beaucoup de monde que ses rétractations postérieures ne purent ensuite toucher, et un certain malaise subsista dans les esprits.

Aujourd'hui que Lourdes a un peu éclipsé la Salette et que les grossièretés de Déléon sont tombées dans l'oubli comme leur auteur, on peut traiter le sujet avec sérénité.

Voici ce qui se passa, le 19 septembre 1846, à 1,800 mètres d'altitude, sur les Alpes dauphinoises, au canton de Corps, dans l'Isère.

Maximin Giraud, qui a onze ans, et Mélanie Calvat, qui en a quinze, en service chez des cultivateurs de la Salette, gardent leurs vaches dans la montagne. Ils ne se connaissaient pas jusqu'il y a deux jours. Ce sont des innocents dans tous les sens du mot, et que personne, jamais, n'accusera de se concerter pour mentir. Mélanie, en particulier, est si arriérée qu'elle attendra jusqu'à dix-sept ans pour être admise à la première communion.

Pendant que paissent les troupeaux, ces enfants s'amuse à construire des « paradis ». Ainsi nomment-ils les tas de pierres, ornés de fleurs alpestres, qu'ils élèvent en forme d'autels. Et c'est sur l'un d'eux que, tout à coup, vers 3 heures de l'après-midi, la « Belle Dame », comme ils l'appellent, vient s'asseoir.

Ici nous transcrivons simplement le récit traditionnel :

Mélanie revenait d'avoir été regardé ce que devenaient ses vaches. Tout à coup, elle appela son compagnon et lui dit de venir voir une brillante lumière. Le petit garçon fut près d'elle en un instant. « Où est-ce? » demanda-t-il. Mélanie indiqua la direction de la Petite Fontaine. Ils virent d'abord comme un globe de lumière, dont l'éclat dépassait celui du soleil, bien qu'il fût d'un genre différent. Pendant qu'ils regardaient, le globe lumineux sembla s'entr'ouvrir. Alors, au milieu du rayonnement, ils virent la forme majestueuse d'une femme, assise sur les pierres de leur Paradis, les pieds dans le ruisseau desséché. Ses coudes étaient posés sur ses genoux et son visage caché dans ses mains. La crainte s'empara de Mélanie, qui laissa tomber son bâton. « Ramasse-le, dit Maximin; si elle nous fait quelque chose, je lui donnerai un bon coup. » Et tout en parlant, il brandissait son propre bâton. Soudain, la dame se redressa et croisa les bras. Et les enfants entendirent une voix d'une suavité singulière qui leur disait : « Avancez, mes enfants; n'ayez pas peur; je suis ici pour vous annoncer une grande nouvelle ». Ils avancèrent; l'apparition s'approcha d'eux et ils la purent contempler à loisir : coiffure brillante avec un diadème de rayons et une couronne de roses; fichu blanc jeté sur les épaules et croisé autour de la ceinture, avec une guirlande de roses pour bordure; robe de lumière, toute blanche avec paillettes d'or; sur la poitrine, et plutôt à l'intérieur, un crucifix, avec tenailles et marteau « qui tenaient sans rien pour les attacher »; mais, pour supporter la croix et son christ, il y avait une petite chaîne passée autour du cou; puis, une seconde chaîne, en forme de galon et sans anneaux, semblait, de son poids très lourd, écraser les épaules; enfin un tablier jaune d'or et des souliers blancs avec une boucle d'or et une rangée de roses autour. Le visage de la Vierge, divinement beau, était empreint d'une profonde tristesse, Maximin n'en vit que le front et le menton. Quant à Mélanie, elle remarqua que des larmes tombaient de ses yeux et que ses cheveux et ses oreilles étaient serrés sous un bandeau.

Alors, la Vierge parla longuement :

« Si mon peuple, dit-elle, ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils. Il est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir. Depuis le temps que je souffre pour vous! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis obligée de le prier sans cesse pour vous; et vous autres, vous n'en faites pas cas! Vous auez beau prier, beau faire, jamais vous ne pourrez reconnaître la peine que j'ai prise pour vous!

« Je vous ai donné six jours pour travailler, je me suis réservé le septième et on ne veut pas me l'accorder. C'est ça qui appesantit tant le bras de mon Fils!

« Ceux qui conduisent les charrettes ne savent pas lancer un juron sans mettre le nom de mon Fils au milieu! Ce sont les deux choses qui appesantissent le bras de mon Fils!

« Si la récolte se gâte, ce n'est qu'à cause de vous autres; je vous l'ai fait voir, l'année dernière, par les pommes de terre : vous n'en avez pas fait cas, au contraire; quand vous en trouviez de gâtées, vous juriez. Elles vont continuer (à pourrir), et à Noël il n'y en aura plus. »

A cet endroit du discours, Mélanie regarde Maximin comme pour lui demander ce que signifiaient les mots de « pommes de terre » et autres paroles de la Belle Dame. Mais la Sainte Vierge leur dit aussitôt : « Ah! vous ne comprenez pas le français, mes enfants : je vais vous le dire autrement ». Elle reprend alors, en patois de Corps, ces dernières phrases : « Si la récolte se gâte... » et le reste. Puis, elle poursuit son discours dans le même dialecte populaire :

(1) FÉLIX KLEIN, *Madeleine Semer, convertie et mystique (1874-1921)*, Paris, Blond, 28^e édit., 1929.

« Si vous avez du blé, il ne faut pas le semer. Tout ce que vous sèmerez, les bêtes le mangeront; et ce qui viendra tombera en poussière, quand vous le battrez. Il viendra une grande famine; avant que la famine vienne, les enfants au-dessous de sept ans prendront un tremblement et mourront entre les bras des personnes qui les tiendront, les autres feront pénitence par la famine. Les noirs deviendront mauvaises et pourriront. »

Après ces mots, la Sainte Vierge continue de parler, mais, tout en voyant le mouvement de ses lèvres, Mélanie ne l'entend plus : Maximin reçoit un secret. Bientôt après la « Belle Dame » confie aussi à Mélanie un secret, cependant que Maximin cesse de l'entendre.

Ces confidences privées furent faites en français; puis, c'est en patois que recommença le Message public, intelligible pour les deux pères à la fois, et destiné aux pêcheurs :

« S'ils se convertissent, les pierres et les rochers se changeront en monceaux de blé, et les pommes de terre seront ensemencées par les terres. »

« Faites-vous bien votre prière mes enfants? » demanda-t-elle; et les enfants répondirent : « Pas guère, Madame — « Ah! mes enfants, il faut bien la faire, soir et matin; quand vous ne pourrez pas mieux faire, dites seulement un Pater et un Ave Maria; mais quand vous aurez le temps, il faut en dire davantage. Il n'y a que quelques femmes un peu âgées à la messe; les autres travaillent, tout l'été, le dimanche; et l'hiver quand les gens ne savent que faire, ils vont à la messe, mais seulement pour se moquer de la Religion; le Carême, ils vont à la boucherie comme des chiens! »

Puis, la Sainte Vierge ajouta : « N'avez-vous jamais vu du blé gâté, mes enfants? » Tous deux répondirent : « Oh! non, Madame ». Alors elle dit à Maximin : « Mais toi, mon enfant, tu dois bien en avoir vu une fois, vers la terre du Coin, avec ton père. Le maître de la pièce dit à ton père : « Venez voir comme mon blé se gâte ». Vous y allâtes tous les deux. Ton père prit deux ou trois épis dans sa main, les froissa, et tout tomba en poussière; puis quand vous reveniez et n'étiez plus qu'à une demi-heure de Corps, ton père te donna un morceau de pain en te disant : « Tiens, mon enfant, mange encore du pain cette année, car je ne sais qui en mangera l'année prochaine, si le blé continue encore (à se gâter) comme ça ». Et Maximin répondit : « C'est bien vrai, Madame, je ne me le rappelais pas tout à l'heure ».

La Sainte Vierge termina son discours par ces paroles prononcées en français : « Eh bien! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple ».

Laissant les bergers, elle traverse le ruisseau de la Sézia; et sans se retourner vers eux, elle dit une seconde fois : « Eh bien! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple ».

Puis, elle se dirige vers le plateau et paraît marcher à la cime du gazon, à quinze centimètres du sol, mais sans faire plier les hautes herbes ni se pencher en avant pour gravir cette pente assez raide. Les enfants l'accompagnent, Mélanie en la précédant, et Maximin en la suivant pas à pas, mais un peu sur la droite.

Parvenue au sommet de la petite crête, la Belle Dame s'élève au-dessus de terre et demeure, quelques instants, ainsi suspendue à environ un mètre cinquante du sol : elle lève alors les yeux vers le ciel et disparaît graduellement. Quand les pieds seuls restent encore visibles, le petit garçon étend la main pour saisir au moins une des roses qui ornent les souliers; mais tout se fondit entre ses doigts. Il n'y a plus qu'une traînée lumineuse qui s'évanouit à son tour, dans les profondeurs des cieux.

Maximin et Mélanie demeurent, un moment, sous le charme du mystère entrevu, comme en extase; puis ils échanget leurs impressions : « Ce doit être le bon Dieu, déclare Mélanie, ou bien la Sainte Vierge de mon père, ou une grande sainte ». — « Ah! répond Maximin, si je l'avais su, je lui aurais bien dit de nous emmener avec elle! » — « Après, disaient-ils plus tard, nous étions bien contents! »

On n'imagine pas les polémiques que suscita la publication du prodige. Quand des prêtres entrent en lice, ils y vont avec toute l'ardeur de leurs passions disponibles. Cependant, les évêques de Grenoble et la plupart des prélats français défendirent, dès le début, la réalité de l'apparition et l'authenticité du message. Un moment, le curé d'Arç se rangea au nombre des sceptiques, mais il crut ensuite au témoignage des petits pères. Ceux-ci furent importunés plus qu'on ne peut dire par des indiscrets,

désireux de connaître leur « secret »; ils refusèrent de le livrer, à moins que ce ne fût au Pape. Pie IX le leur fit demander, et un jour de juillet 1850, attablés dans une pièce de l'archevêché de Lyon, les deux voyants écrivirent, chacun de leur côté, une lettre qui devait être portée à Rome. Quatre témoins les surveillaient.

Mélanie, qui avait alors dix-neuf ans, s'enquit, en écrivant, de la signification du mot *infaillible*. On lui dit que le sens de ce mot dépendait de ceux qui l'accompagnaient. *Arrivera infailliblement*, dit-elle. Peu après elle demanda ce que voulait dire *souillée*. On lui donna la même réponse. *Ville souillée*, expliqua-t-elle. Sa dernière question fut pour savoir comment on écrivait *Antechrist*. Maximin demanda l'orthographe du mot *Pontife*. Sa lettre, à lui, était divisée en deux paragraphes qu'il avait numérotés. Tout ce qu'on sut, en outre, c'est qu'elle commençait ainsi : « Très Saint Père, le 19 septembre 1846, il m'a apparu une Dame. On dit que c'est la Sainte Vierge. Vous jugerez par ce qui suit. »

Quand le pape reçut les lettres et en eut commencé la lecture, « ses lèvres se contractèrent et ses joues se gonflèrent », comme pour réprimer quelque violente émotion. Après les avoir lues : « Il y a ici, dit-il, la candeur et la simplicité des enfants », puis il s'écria : « Ce sont des fléaux dont la France est menacée. Mais ce pays n'est pas seul coupable. L'Allemagne, l'Italie et toute l'Europe méritent des châtements. J'ai moins à craindre de l'impie ouverte que de l'indifférence et du respect humain. Ce n'est pas sans raison que l'Eglise est appelée militante; vous en voyez ici le capitaine. » Du reste, Pie IX témoigna toujours une grande faveur à la Salette.

... Le 4 novembre 1874, un pauvre homme de quarante ans, que la mort allait bientôt prendre, montait, en se traînant, aux lieux de l'apparition. Pierre qui roule n'amasse pas mousse. Ce pèlerin solitaire avait beaucoup couru le monde, ne parvenant à se fixer dans aucun état, toujours inadapté et insouciant, mais, aussi, toujours honnête et vertueux. Il avait essayé d'être prêtre et n'y était point parvenu, étudié la médecine sans pouvoir devenir médecin, tenté vingt autres entreprises sans réussir en aucune. Neuf ans plus tôt, il s'était engagé aux zouaves pontificaux; à d'autres époques, il avait, à Paris, cherché du travail et trouvé la misère. Les hommes avaient beaucoup jugé et condamné Maximin Giraud sur qui, où qu'il allât, l'attention publique restait fixée. Son plus grand tort était de boire, parfois, plus que de raison, ce qui, après tout, n'est pas une faute irrémissible, puisqu'elle a été pardonnée à Noé et à tant d'autres enfants de Dieu.

Il assista à la messe dans la belle basilique que les prêtres, sur sa parole, avaient construite; il y communia dévotement; alla boire au ruisseau, jadis desséché, mais où l'eau n'avait plus manqué depuis le jour où la Vierge y avait posé les pieds; refit le chemin que, petit enfant, il avait parcouru pour suivre la Belle Dame qui « glissait sans incliner les herbes »; rendit encore témoignage devant les religieuses qui l'avaient hospitalisé pour la nuit; jeta un dernier regard vers la cime d'où la céleste forme était remontée au ciel; puis, triste et courbé, redescendit vers la plaine.

Il mourut au printemps suivant, après avoir reçu les sacrements et laissé ce petit testament : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Je crois à tout ce qu'enseigne la Sainte Eglise et tous les dogmes qu'a définis notre Saint-Père le Pape. Je crois fermement, même au prix de mon sang, à la célèbre apparition de la Très Sainte Vierge sur la montagne de la Salette, le 19 septembre 1846, apparition que j'ai défendue par paroles, par écrits, et par souffrance. Après ma mort, que personne ne vienne assurer ou dire qu'il m'a entendu me démentir sur le grand événement de la Salette, car il mentirait. »

Mélanie eut une destinée plus longue, mais non moins triste.

Elle aussi fut errante sur la terre, souvent blâmée, et parfois même calomniée par ceux dont elle troublait le repos.

Jeune fille, elle avait été carmélite, à Darlington, en Angleterre; puis, on la trouve à Marseille, toujours au couvent; et ensuite à Castellamare, près de Naples, où, relevée de ses vœux, elle passe de longues années. De porter son secret semble avoir aidé à bouleverser sa vie. Il y eut un temps où elle ne pouvait se tenir d'effacer le nom de Paris sur les cartes et dans les textes où elle le rencontrait. On montre encore un banc, où élève au couvent de Corenc, longtemps avant la guerre franco-allemande, elle avait gravé au canif : *Prussiens 1870*. C'est en 1879 qu'elle publia son fameux secret, avec l'imprimatur de l'évêque de Castellamare. Des ecclésiastiques voulurent en obtenir, de Rome, la condamnation, car il s'y trouvait de durs reproches à l'égard de certains d'entre eux. Tout ce qu'ils obtinrent, ce fut une lettre de Mgr Caterini à l'évêque de Troyes, où le secrétaire du Saint-Office recommandait de ne point mettre la dite publication sous les yeux du public; « mais que le clergé la lise, ajoutait-il, cela lui fera du bien. » En 1916, un décret romain est de nouveau venu défendre que le « secret de la Salette fût livré au public sans autorisation ».

Mélanie refit parler d'elle, en 1887, lorsqu'elle soutint un procès qu'elle perdit. Il s'agissait d'un petit bien hérité, à Châtillon-sur-Marne, de l'abbé Jean Roujon, où elle croyait devoir bâtir un couvent. De nouveau, des prêtres français essayèrent d'obtenir que Rome la condamnât. Mais Rome n'obtempéra point, et l'évêque de Lecce cautionna publiquement le désintéressement de sa pénitente. Nombre de prélats et de prêtres témoignèrent, d'ailleurs, chaque fois qu'on voulût, que Mélanie vivait « en solitaire, sainte et édifiante ». Elle mourut pauvre, à Altamura, en Italie, le 14 décembre 1904, et Mgr Cocchina, évêque du diocèse, tint à honneur de présider ses funérailles.

La Salette reste aujourd'hui encore un des hauts lieux mystiques de l'Occident chrétien; et des livres continuent de paraître, relatant les grâces et les miracles qui s'y obtiennent à l'invocation de la Sainte Vierge.

PONTMAIN (1871)

Nous sommes, en janvier 1871, à Pontmain, sur les confins de la Mayenne et de l'Ille-et-Vilaine. C'est un village d'environ cinq cents habitants, où fleurissent la piété et les bonnes mœurs, et où « les enfants, élevés dans la crainte de Dieu, sont pleins de respect et de soumission pour leurs parents (1) ».

Cette édifiante paroisse a pour pasteur un septuagénaire, M. Guérin, qui est là depuis trente-cinq ans. Ce digne homme a toujours été zélé et minutieux. Dès le début de son ministère, il agrandit et restaure son église, et le document suivant nous montre comment il procédait en tout avec ordre et solennité :

Ne voulant plus user de dispense malgré la pauvreté de notre église, comme nous l'avons fait les années dernières, nous prenons, de concert avec MM. les membres du conseil d'administration, la résolution d'entretenir désormais, nuit et jour, une lampe ardente devant le Très-Saint Sacrement; et ce, pour nous conformer aux règles de la Sainte Eglise, à laquelle nous voulons toujours être soumis de cœur et d'esprit; et ce, encore, dans le dessein de témoigner notre foi à la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie et de lui faire amende honorable, etc...

M. l'abbé Guérin nourrissait aussi une grande dévotion envers la Sainte Vierge. En son honneur il fit peindre en bleu et semer d'étoiles la voûte de son église; il plaça, au-dessus du maître-autel, une haute statue de l'Immaculée Conception, devant laquelle deux bougies brûlaient pendant les vêpres; il établit deux confré-

ries, l'une du Très Saint Cœur de Marie, l'autre du Scapulaire, où s'enrôlèrent presque tous ses paroissiens; et, quand en 1846, le bruit se répandit que la Vierge avait apparu à la Salette, il raconta la chose en chaire, le dimanche suivant, terminant son discours par le cri de : « Vive Marie! » Il prêchait, d'ailleurs, « simplement et brièvement », ce qui donnait beaucoup d'attrait et d'efficacité à ses sermons (1).

Tout le monde, à Pontmain, aimait et vénérât M. le curé.

Cependant, le dimanche 15 janvier 1871, après-midi, les paroissiens de Pontmain n'avaient pas le cœur d'entonner le chant qui terminait ordinairement les vêpres, tant la tristesse était générale. Il fallut que l'abbé Guérin les encourageât d'abord par une allocution et leur répêta plusieurs fois : « Allons! mes enfants, chantez votre cantique! », pour qu'ils se décidassent à chanter, en pleurant : « Mère de l'Espérance! »

Deux jours après, l'angoisse a encore augmenté dans ce pauvre village d'où trente-huit jeunes hommes sont partis pour combattre l'envahisseur. Car, c'est toujours la guerre, et la nouvelle est même arrivée que les Allemands sont aux portes de Laval.

On est particulièrement inquiet chez les Barbedette, où l'aîné des fils est aux armées depuis quatre mois. La neige couvre la terre et il gèle à pierre fendre. Avec ses deux petits garçons, Eugène, qui a douze ans, et Joseph, qui en a dix, le père Barbedette commence, vers 5 h. 1/2, à piler des ajoncs, dans sa grange, pour les chevaux. A 5 h. 3/4, entre Jeannette Detais, la femme qui « ensevelit le monde » à Pontmain, et qui vient, en effet, de faire la toilette d'un mort. Elle apporte de bonnes nouvelles du fils aîné, le soldat. Pendant que parlent ensemble les grandes personnes, les marteaux de bois s'arrêtent, et Eugène s'avance jusqu'au seuil de la grange « simplement pour voir le temps qu'il fait », comme il dira plus tard. C'est ici que se place une apparition de la Sainte Vierge qui ne dura pas moins de trois heures.

Mais, il vaut mieux s'en remettre, pour la raconter, à Mgr Casimir-Alexis-Joseph Wicart, évêque de Laval, qui, le 2 février 1872, portait jugement sur ce prodige. Le style de Monseigneur est pompeux, comme c'est assez l'usage des lettres pastorales, mais ce ton solennel n'est pas sans charme.

Le prélat commence par énumérer les précautions qu'il a prises pour éclairer sa religion :

Dès le mois de mars, une enquête s'ouvrit à Pontmain, sous la présidence de l'un de Nos vicaires généraux et avec le concours de M. l'archiprêtre d'Ernée et de M. le doyen de Landivy. Les résultats de cette enquête, dans laquelle furent interrogés avec le soin le plus minutieux non seulement les enfants eux-mêmes, mais les principaux témoins de tout ce qui s'était dit et fait dans la mémorable soirée du 17 janvier, ces résultats, disons-Nous, sont consignés dans un long rapport où se trouve reproduit chacun des interrogatoires, et qui reste déposé dans Nos archives. Ils auraient pu suffire pour établir la réalité du fait; mais, fidèle à la règle que Nous Nous étions imposée de ne procéder qu'avec la plus grande maturité, Nous Nous décidâmes à surseoir. Quelques semaines plus tard, Nous Nous trouvions Nous-même à Pontmain, en cours de visites pastorales. Dans la matinée du jour de Notre arrivée, les quatre enfants avaient fait, les uns leur première et les autres leur seconde communion, et une heure à peine les séparait de l'instant où ils devaient recevoir les dons de l'Esprit-Saint, dans le sacrement de confirmation. Or, vous ne l'ignorez pas, Nos très chers frères, ces grands actes de la vie chrétienne ne s'accomplissent pas dans nos religieuses campagnes, comme on a parfois la douleur de le voir dans les villes disséminées. Nous pouvions compter avec la plus entière assurance que ces chers enfants étaient parfaitement soignés et préparés par leurs bons parents, par leurs religieuses institutrices, et plus particulièrement encore par leur très pieux et très dévoué pasteur. Nous saisismes ce moment si favorable pour les voir, les interroger et entendre séparément leurs réponses sur tout ce qu'ils avaient dit et vu le soir du 17 janvier. Eh bien, Nous pouvions l'affirmer : rien de plus calme, de plus modeste ne peut frapper les yeux ou les oreilles.

(1) A.-M. RICHARD, *L'Événement de Pontmain*.

(1) ANDRÉ ROULLEAUX (Letouzey, 1924), p. 20.

Un nouvel élément de conviction venait ainsi s'ajouter à ceux que Nous possédions déjà; et néanmoins, quelques mois plus tard, poussant jusqu'à leurs dernières limites les précautions, Nous résolûmes d'instituer une nouvelle procédure. Cette seconde enquête fut présidée par M. l'abbé Vincent, Notre Vicaire général, assisté cette fois de M. le supérieur de Notre grand séminaire, et de M. le chanoine théologal de Notre église cathédrale, et elle s'ouvrit à Laval même, le 5 décembre, sinon sous Nos yeux, au moins dans Notre demeure. Là pendant trois jours, les enfants de Pontmain furent soumis à des interrogatoires longs et réitérés, qui ne réussirent qu'à mettre dans une plus complète évidence leur sincérité, leur horreur pour le mensonge et la parfaite conformité de leurs réponses, jusque sur le grand nombre de détails que leurs yeux avaient pu observer.

Vous n'auriez, sans nul doute, demandé rien de plus, Nos très chers frères. Une dernière épreuve, cependant, devait succéder aux deux enquêtes canoniques. Une commission de théologiens fut chargée de soumettre à un examen approfondi les dépositions des enfants et des autres témoins, de discuter la valeur de leurs témoignages, d'assigner au fait lui-même son véritable caractère et sa cause, de résoudre, en un mot, toutes les questions qu'il peut soulever, au triple point de vue des formes juridiques, de la certitude philosophique et de la théologie.

Lisons maintenant, dans la lettre pastorale, le récit de l'apparition elle-même :

Un seul enfant d'abord (Eugène Barbedette), sorti de la grange où il travaillait, puis son jeune frère (Joseph), et, un peu plus tard, deux petites filles (Françoise Richer, qui a onze ans, et Jeanne-Marie Lebossé, qui a neuf ans), amenées là sans avoir été averties de ce qui s'y passait, prétendent apercevoir dans les airs, au-dessus de la maison placée en face, une grande et belle dame, vêtue d'une longue robe bleue parsemée d'étoiles d'or, et le front ceint d'une couronne également d'or.

Aux cris de joie et d'enthousiasme des enfants, on accourt de tous côtés, et bientôt plus d'un tiers de la population de la petite bourgade, ayant à sa tête son vénérable pasteur, se trouve réuni au lieu où se racontent ces merveilles.

Dans cette foule attentive, les cœurs sont partagés. S'il en est qui croient, la plupart doutent ou refusent toute croyance aux affirmations réitérées et constantes des enfants, lorsque tout à coup, pendant que se chantait le sublime cantique de l'humilité et de la foi de Marie, le Magnificat, une longue banderole blanche se développe sous les pieds de la belle Dame, et une invisible main y trace, en grands caractères d'or, ces mots : « MAIS PRIEZ, MES ENFANTS ». D'autres chants succèdent au premier et aux regards ravis des enfants apparaissent de nouvelles lettres, qu'ils épellent et répètent vingt fois « à qui mieux et à qui plutôt » et, se rangeant à la suite des autres, ces lettres achèvent la phrase commencée, en ajoutant : « DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS. »

Un point resplendissant comme un soleil avait clos la ligne. Il semblait que tout fût fini. Mais non; de nouveaux cris de joie éclatent parmi les enfants. C'est l'invisible main qui reprend son mystérieux travail; et l'inscription, continuée sur une seconde ligne, se complète par ces émouvantes paroles : « MON FILS SE LAISSE TOUCHER. »

La foule, étonnée, priait en silence. Cependant une voix se fait entendre et entonne le cantique : Mère de l'Espérance. Et soudain la belle Dame, en qui toute l'assistance avait déjà salué l'auguste Mère de Dieu, élève, à la hauteur de ses épaules, ses mains auparavant abaissées et étendues; et remuant lentement les doigts, elle regardait les enfants avec un sourire d'une incomparable douceur.

Mais un peu plus tard, quel contraste inattendu, on avait entonné le cantique :

Mon doux Jésus, enfin voici le temps
De pardonner à nos cœurs pénitents.

et un nuage de tristesse couvrait les traits de la belle Dame. Elle tenait entre ses mains, en avant de sa poitrine, une croix rouge, portant un Christ également rouge, et surmontée d'un écriteau blanc, sur lequel se détachait, en lettres rouges, le nom de Jésus-Christ. Et en même temps elle remuait les lèvres et semblait prier.

C'était la dernière grande phase de l'événement, et tandis que, sur la demande de M. le curé, on récitait la prière du soir, une sorte de linge blanc, parlant des pieds de la Dame et montant lentement, finit par la couvrir tout entière. La couronne, restée seule un moment,

disparut à son tour; l'apparition était finie. Elle avait duré près de trois heures.

Voilà, N. T. C. F., le fait avec ses détails essentiels.

Ce que ne dit pas Monseigneur, mais ce qui n'en est pas moins vrai, c'est qu'Eugène Friteau, qui avait six ans, et en outre une petite fille de deux ans, apportée sur les bras de sa mère, la femme du sabotier Boitin, virent aussi l'apparition. Tous remarquèrent que ce bébé agitait les bras dans la direction de la Vierge, la saluant de ses cris joyeux et refusant d'être distraite de sa contemplation. Mais M. le curé Guérin ne vit absolument rien, ni, d'ailleurs, aucune autre personne de l'assistance, ni même la mère Barbedette qui était pourtant allée chercher ses lunettes à tout hasard.

Et voici la conclusion de la lettre pastorale de l'évêque :

Vu les procès-verbaux des deux commissions et ceux des compléments d'enquête...;

Vu le témoignage écrit des docteurs-médecins appelés à émettre leur jugement...;

Vu le rapport et l'avis de la commission de théologiens...;

Considérant que l'apparition ne peut être attribuée à la fraude ou à l'imposture, ni à un état maladif des organes de la vue chez les enfants ni à une illusion d'optique, ni à une hallucination;

Considérant que le fait excède les forces de l'homme et celles de toute la nature corporelle et visible...;

Considérant qu'il ne peut davantage s'expliquer par l'action des puissances diaboliques;

Considérant d'ailleurs qu'il porte le caractère d'un fait de l'ordre surnaturel et divin;

Avons déclaré et déclarons ce qui suit :

ARTICLE PREMIER. — Nous jugeons que l'Immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu, a véritablement apparu, le 17 janvier 1817, à Eugène Barbedette, Joseph Barbedette, Françoise Richer et Jeanne Marie Lebossé, dans le hameau de Pontmain.

Nous soumettons, en toute humilité et obéissance, ce jugement au jugement suprême du Saint-Siège apostolique.

ART. 2. — Nous autorisons dans Notre diocèse le culte de la bienheureuse Vierge Marie, sous le titre de Notre-Dame d'Espérance de Pontmain.

ART. 3. — Nous... défendons de publier aucun écrit de ce genre sans Notre approbation.

ART. 4. — Répondant aux vœux qui Nous ont été exprimés, Nous avons formé le dessein d'élever un sanctuaire en l'honneur de Marie sur le terrain même au-dessus duquel Elle a daigné apparaître.

Comme bien on pense, l'événement eut beaucoup de retentissement partout. Les pèlerinages commencèrent aussitôt. Ils n'ont jamais cessé depuis, et souvent encore, il arrive, de nos jours, que des foules de cinq à dix mille personnes se rassemblent à Pontmain. Une imposante basilique fut construite, dont la consécration eut lieu le 27 mai 1877, avec un grand concours de peuple, l'assistance de plusieurs évêques et un discours de Mgr Freppel. Y eut-il des miracles? Plus de neuf cents ex-voto tapissent les murs du sanctuaire, attestant les grâces obtenues et la reconnaissance des pèlerins.

Le bon curé Guérin n'assista pas longtemps à ces splendeurs qui transformèrent sa paroisse, car il passa de vie à trépas le 29 mai 1872, non toutefois sans avoir eu le temps d'être nommé chanoine et de pouvoir lire en chaire la fameuse lettre pastorale de Mgr Wicart.

Des petits voyants, les deux Barbedette se firent prêtres, Joseph, chez les Oblats, et Eugène, dans le clergé séculier; Jeanne Lebossé devint religieuse de la Sainte-Famille, et Françoise Richer, institutrice séculière. Quant à Eugène Friteau, il mourut quelques mois après le prodige, juste un an avant son vieux curé. On peut encore voir, au cimetière de Pontmain, non loin l'une de l'autre, les tombes du saint prêtre et du petit voyant.

OMER ENGLEBERT.

Pierre Termier

L'homme

Des écrivains, des hommes de sciences, des amis, des élèves, à côté de sa fille aînée, M^{me} Jeanne Boussac-Termier — le grave et beau poète des *Derniers refuges* — ont rendu à Pierre Termier un hommage complet et digne (1). J'ai là aussi sous les yeux l'*In Memoriam* où sont rassemblés les dix discours qui ont été prononcés aux obsèques du grand géologue, à Grenoble, le 27 octobre 1930 (2); neuf d'entre eux ont été composés par des savants, ses pairs ou ses disciples; un seul, le dernier, présente un caractère purement humain et religieux. J'ai sous la main les lettres qu'il m'adressa. J'ai enfin, sous les yeux de la mémoire et du cœur, des souvenirs, qui ne sont pas nombreux, comme il arrive quand on habite trop loin l'un de l'autre et qu'on est chacun rivé à sa tâche, mais qui me sont très chers et qui s'espacent sur quelque quinze ans.

Entre nous (que l'on comprenne bien, cette façon de nous joindre laisse chacun à sa place, lui en haut, moi en bas), il y avait Léon Bloy, et une certaine compréhension, profondément commune, de la vie, de la religion, de la littérature et de l'art (je n'ose dire de la science). Cela conférait aux mots, aux gestes un pouvoir de communication extrêmement efficace.

On se parlait encore par les livres et par les travaux que l'on échangeait. Pierre Termier était un grand lettré, un maître écrivain et un magnifique orateur, en même temps qu'un savant illustre.

Il avait le génie de l'amitié. Il était un de ces hommes, et surtout un de ces amis qui laissent un grand vide noir dans le monde, après qu'ils l'ont quitté. Alors, on sent la solitude native douloureusement accrue, et tout le prix — perdu — de ces « amours dont nous sommes les tombes », comme chante un vers d'Hugo d'un poème qu'il affectionnait.

Mais il faut ajouter qu'il était aussi une de ces âmes avec qui l'amitié peut durer encore et grandir, plus mystérieuse et plus pure, seulement par delà la tombe...

* * *

Le « petit frère » de Léon Bloy — c'est Bloy, son aîné de treize ans, qui l'a appelé ainsi, un jour de tendresse — est mort le 23 octobre 1930, d'une broncho-pneumonie. Il est enterré dans la paix aérienne de ses montagnes élues, « houle figée » du Dauphiné, à Varcès, près de Grenoble, où se trouve la maison de famille des Termier, posée sur le bras tendu d'un contrefort de la montagne ». C'est presque mourant qu'il rentra en hâte du Maroc, où il était allé poursuivre de nouvelles trouvailles, qui devaient s'incorporer à sa célèbre explication géologique des Alpes et aux résultats de ses explorations prolongées de la Corse, de l'Apennin ligure, de l'île d'Elbe, des Pyrénées françaises et espagnoles, de l'île Sierras, du Sud de l'Espagne et, enfin, de l'Afrique du Nord — de la Tunisie au Maroc.

Il repose non loin de la Salette, à laquelle il fut fervemment dévot et jusqu'ou il montait chaque année vénérer et implorer « Celle qui pleure ».

Il avait soixante et onze ans pour mourir, mais il semblait qu'il en eût encore vingt à vivre, tant la vieillesse était absente de lui sous toutes ses formes. Lucidité jamais plus grande de

l'esprit, fraîcheur inaltérée du cœur, vivacité somptueuse de l'imagination : il gardait tout intact. Et de même au physique : taille droite bien prise dans un veston de militaire en civil, comme s'il se souvenait d'avoir porté l'uniforme de colonel pendant la guerre; port ferme de la tête sur le col à pointes droites; mains précises du pétrographe passé grand maître dans l'analyse microscopique des beaux cristaux de roche; regard net, s'échappant d'orbites profondes, animées d'yeux aux larges prunelles, aux longues paupières un peu retombantes, autour desquelles flottaient du rêve et une mélancolie refoulée; calvitie presque complète, dénudant la ligne solide du crâne prolongée par un grand nez qui s'élevait voluptueusement vers la bouche, avec des narines profondément découpées au-dessus de moustaches grises bien françaises, comme on les portait avant la guerre, au pli harmonieux et viril; un menton galbé en proue constituait l'assise énergétique de cette figure d'aspect grave, mais où se percevait autour des lèvres comme une sorte de correctif, la possibilité d'une ironie amusée, nullement méchante et qui se manifestait plus souvent par le sourire que par le rire.

L'ensemble était marqué par une parfaite simplicité et par une supériorité réfléchie. De son maintien, de ce qu'il disait avec une autorité naturelle, de ce qui se passait sur sa physionomie, essentiellement attentive, il émanait de Pierre Termier un double rayonnement d'intelligence et de lyrisme alternés, toujours en équilibre.

Ce qui frappait peut-être le plus en lui c'était son calme; puis, derrière, sa bonté, une bonté profonde, indéfinissablement voilée de tristesse. Une humanité naturellement généreuse, quoique n'ignorant rien des laideurs de l'homme, était la source de ce sentiment, que la charité surnaturelle affinait et multipliait.

Car, cercle plus vaste que l'intelligence et que le cœur, l'âme, l'âme chrétienne et mystique, englobait tout chez Termier.

Il était, indivisiblement, la science même et la poésie même. De là, l'originalité spécifique de sa figure, chaude, mais classique — je ne vois pas de meilleur terme pour la qualifier. Il ne se décalait en effet en elle rien de bizarre, rien de romantiquement saillant, rien de pittoresquement exceptionnel. L'originalité était dans la profondeur et dans l'ordonnance, comme cela se passe pour l'œuvre d'un Racine et d'un Bossuet ou pour la musique d'un Franck (1).

Au demeurant, c'était un être d'un grand prestige sobre. Et la connaissance que l'on acquérait de l'homme, du savant et de l'écrivain, ou mieux, des trois harmonieusement ordonnés l'un à l'autre, ne cessait de se développer dans le sens de l'admiration. Davantage le connaître, c'était davantage le respecter et l'aimer.

Pierre Termier et Léon Bloy

Il était difficile, on le devine, d'imaginer un contraste extérieur plus tranché que celui qui existait entre Pierre Termier et Léon Bloy, entre leurs personnes comme entre leurs façons de vivre.

Bloy, intuitif pur, quitte très tôt les écoles. Il apprend le meilleur de ce qu'il connaîtra seul, au contact libre et direct de peu de livres, mais choisis et approfondis, et de quelques hommes supérieurs. Il est, avant tout, l'écolier de la Douleur et de la Foi, avec un cœur de feu et d'ailleurs « une intelligence magnifique », comme l'a affirmé Termier, bien qu'au dire de Bloy lui-même « sa raison fût fort pesante » et « qu'il n'ait jamais compris ce que qu'il avait deviné ». Un intuitif pur, disais-je, mais comme tel supérieurement doué.

Termier appréciait en Bloy ce que Newman — parfait produit

(1) Cf. la *Nouvelle Revue des Jeunes*, du 15 mai, Paris 1932.

(2) Dunod, Paris, 92, rue Bonaparte (VI^e), 1930.

(1) Il est bon de signaler ici que Termier était « un administrateur accompli » (M. Honoré Lantenois, inspecteur général des mines, vice-président du Conseil général des mines, *In Memoriam*, op. cit., p. 21).

d'Oxford, pourtant, et l'une des têtes les plus intelligentes que la terre ait portées — exaltait chez les rares hommes capables d'auto-culture, laquelle relève étroitement de l'expérience personnelle, seule valable aux yeux de Newman, surtout en matière de pensée et de sensibilité conjointes — disons d'humanité vécue.

Tout en constatant les inconvénients réels qu'éprouvent les autodidactes, leurs lacunes, leurs erreurs de raisonnement, leurs paradoxes, ils possèdent communément — pensait l'auteur de la *Grammaire de l'Assentiment* — plus de force de pensée, plus de philosophie véritable, plus de vrai développement intellectuel que les simples diplômés des collèges et des universités, si brillants que ceux-ci puissent paraître.

Parce que chez Termier la force intuitive animait puissamment tout un immense acquis emporté des écoles, il n'avait pas manqué de découvrir en Bloy un exemple éminent, dilaté par le génie, de ce cas typique, qui n'est réellement surpassé que par l'alliance étroite de l'instruction raffinée et précisément de ce que Newman appelle l'auto-culture. Mais combien d'hommes sont capables à la fois de ce double développement et de cette alliance ?

Termier donc, au contraire de Bloy, s'élève régulièrement par tous les degrés de l'initiation scolaire et du savoir discursif. Il atteint par une voie de plus en plus rigoureusement spécialisée, jusqu'à la plus haute science. Du collège de Saint-Chamond, à Lyon, il passe au collège — fameux — de la rue des Postes à Paris, où il reçoit une solide formation humaniste; de là, à l'École Polytechnique, d'où il sort ingénieur en 1880 avec le numéro un. C'est à l'École des Mines, où il passe ensuite trois ans, qu'il rencontre pour toujours la minéralogie et, surtout, la géologie, qu'il écrivait avec un grand G. Elle le « séduit par son mystère même ». Elle est pour lui « la sœur du temps », « qui sait le secret inimaginable de l'apparition de la Vie »; c'est elle « qui écrira de sa main tranquille la dernière page de l'*Histoire de l'Humanité* », la Géologie, « science de choix pour le poète » qu'il est sous l'homme de science, de cette espèce de science « qui ne demande le sacrifice d'aucune rêverie, celle qui demande, tout au contraire, que l'on élargisse le rêve... » (1).

Collégien, étudiant, lauréat des concours universitaires, ingénieur en exercice à Nice, professeur de l'enseignement supérieur à l'École des Mines de Saint-Etienne d'abord, puis à l'École des Mines de Paris, inspecteur général des Mines, directeur de la Carte géologique de la France, président par trois fois de la Société géologique de France, membre de l'Académie des Sciences et de nombreuses sociétés savantes françaises et étrangères, docteur *honoris causa* de l'Université d'Innsbrück et de plusieurs autres, commandeur de la Légion d'honneur, représentant scientifique de son pays dans presque toutes les parties du monde, Pierre Termier poursuivit sans arrêt la filière montante des emplois et tout le *cursum honorum* académique.

A cinquante ans il est une sommité qui jouit d'une renommée mondiale (2). Mais Bloy reste toujours « l'invendable », « un fou », « un solitaire », « un lépreux » (3).

* * *

Par sa situation acquise, Termier appartient à la grande bourgeoisie. Il mène la vie de sa situation, vie sobre, mais entièrement bourgeoise. A le voir, à l'entendre, il était impossible de soupçonner la modestie de son point de départ, dont pourtant il savait parler « avec une fière simplicité » (4). C'est qu'il sortait de cette vieille France dont le raffinement séculaire et aristocratique perce jusque

dans le peuple, dans son élite paysanne et artisanale du moins.

C'est un point où Bloy et lui se rejoignaient, derrière les apparences fortement contrastées de « l'abandonné » et de l'académicien. Renan, dans ses *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, a relevé l'éminente dignité des rapports qui l'unirent à Berthelot; il en donne des exemples qu'on ne peut qu'admirer. Une dignité non moindre régna entre Termier et Bloy. Ces deux hommes s'inspiraient mutuellement non seulement une estime très vive, mais un respect réciproque, dont leurs amis communs recueillirent fréquemment l'expression.

Ils étaient sensiblement de même extraction sociale et, outre qu'ils avaient l'un et l'autre à l'extrême le sens artiste, Bloy aussi se manifestait très vieille France de nature et de comportement. Les femmes sont les meilleurs juges en cette matière : celles qui faisaient partie de l'entourage de Bloy sont unanimes à témoigner de sa parfaite bonne grâce. Elle était, quoique toute spontanée, fort soucieuse de ces formes qui jouent un si grand rôle dans l'authentique civilisation et civilisation françaises, où l'influence de l'ancienne Cour, jadis soigneusement imitée par la Ville et par la Province, reste jusqu'à présent perceptible.

Le principal personnage du *Joueur* de Dostoïevski fait remarquer, en un endroit, que « chez les Français et chez quelques autres Européens seulement, la forme — la forme adéquate, précise-t-il d'ailleurs — est si bien fixée que l'on peut allier à la pire bassesse une dignité extraordinaire » : dignité de forme, justement, qui prouve la résistance, à travers la corruption personnelle, des usages reçus, du plus élevé de la tradition, de ce que le Français appelle le *savoir-vivre*, qui n'est pas simplement la politesse, mais véritablement un art de se conduire en société, une certaine morale et une certaine esthétique combinées et vécues.

Curtius (qui est Allemand, mais d'origine alsacienne) a beaucoup insisté, dans son *Essai sur la France*, sur l'importance, dans la vie française, « des formes de la vie nationale » dans lesquelles, pour le dire en passant, il voit avec raison le support de la tradition littéraire.

Les Français — souligne-t-il — sont « un peuple de finisseurs ». Si les industries de luxe occupent une si grande place dans la vie économique du pays, cela tient autant à des raisons psychologiques qu'à des nécessités commerciales et sociales. Car la valeur de tous ces objets réside dans une différenciation extrême de la qualité, dans l'esprit d'invention et dans le goût. La vieille tradition de l'artisanat français s'y perpétue. C'est d'elle que provient la conception spécifiquement française de la perfection. Le mot de « maître » avec lequel les disciples rendent hommage à un artiste ou à un penseur est une survivance de cette même tradition tout comme la notion de « chef-d'œuvre ». Ce mot servait jadis à désigner le travail que l'on exigeait du compagnon, et qui constituait un des éléments des plus importants de son « examen de maîtrise » — (on en trouve les premières traces à Paris, dans le statut des brodeurs, qui remonte à 1316).

Le mot « chef-d'œuvre » a gardé quelque chose de sa signification primitive, et l'on en perçoit encore l'écho à travers son sens actuel. Lorsque Boileau conseille :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :
Polissez-le sans cesse et le repolissez,

il emprunte sa métaphore à l'esprit des métiers manuels.

Aux yeux des Français, les notions d'« art » et de « métier » sont étroitement apparentées... Les Français considèrent toujours que, dans le domaine artistique, intellectuel et humain — (c'est moi qui souligne) —, la valeur réside avant tout dans le « fini » de l'exécution, et dans le « rendu » des nuances savamment graduées.

On peut s'imaginer jusqu'à quel point ceci était sensible chez un Bloy, « immense artiste » (1), et chez un Termier, tout vibrant au contact de n'importe quelle beauté. En général, l'étranger qui connaît bien la France se sent souvent tenté de se dire que le

(1) *A la Gloire de la Terre* : « A la Géologie », pp. 212-213.
(2) M. Gignoux, professeur de géologie à l'Université de Grenoble, *Nouvelle Revue des Jeunes*, op. cit., p. 484.
(3) BLOY. — Faut-il rappeler que Termier aida matériellement Bloy dans toute la limite du possible ?
(4) F. LEFÈVRE, « Une heure avec... », *Nouvelles littéraires* du 8 mars 1930.

(1) Jeanne Boussac-Termier.

Français vient au monde comme ayant fait d'avance ses humanités. Cela est malheureusement en train de se perdre, car, partout, à l'époque catastrophique où nous vivons, se produit une dislocation généralisée des formes humaines. Il va falloir bientôt reconstituer l'homme. Mais pour ces deux-ci, ils étaient vraiment des hommes, des hommes français supérieurs, dans toute la plénitude du terme.

LEOPOLD LEVAUX.

(A suivre).

W.-H. Hudson⁽¹⁾

Hudson est, entre les écrivains de notre temps, un esprit des plus rares et il possède le don très manifeste de savoir communiquer la nature de cet esprit. Pour leurs lecteurs, les écrivains sont de petits mondes neufs à explorer et chaque voyageur au royaume de la littérature a, sans nul doute, quelque terrain de chasse de prédilection que sa bonne volonté, ou peut-être simplement son égoïsme, désire partager avec d'autres.

La plupart d'entre nous, écrivains, sommes voués à deux sortes de grandes et constantes infortunes : en fait de mondes nous semblons être pour nos lecteurs terrain de marche plutôt banal, territoire déjà connu et, par là même, comme guides et drogmans, nous sommes trop superficiels et manquons d'une claire intimité d'expression; d'ailleurs, ainsi que les guides et drogmans nous demeurons incapables de révéler aux gens les véritables secrets du pays et de leur en faire connaître l'esprit.

Hudson, lui, que ce soit dans un pur roman comme *Green Mansions* ou quelque morceau de réalisme romancé comme *the Purple Land*, ou dans des ouvrages comme *Idle Days in Patagonia*, *Afoot in England*, *the Land's End*, *Adventures among Birds*, *A Shepherd's life*, *Far away and long ago*, et autres récits de sa vie nomade parmi les hommes, les oiseaux, les bêtes et la nature, a le don suprême d'exprimer, non seulement la chose qu'il voit, mais l'esprit de sa vision. Sans effort apparent, il vous emporte avec lui dans un monde rare, libre, naturel, d'où l'on revient toujours rafraîchi, stimulé, grandi.

Il est, certes, un naturaliste distingué, peut-être le plus pénétrant, le plus large d'esprit, le plus compréhensif de tous les observateurs de la nature. A notre époque où la passion de la spécialisation place chacun, étiqueté ainsi qu'il convient dans son propre pigeonier, son étiquette de naturaliste a été gravement préjudiciable au public qui lit, car en l'apercevant il s'éloigne et s'empare du plus proche roman. En réalité, si Hudson possède les dons et la science du naturaliste, ce n'est que simple fraction de sa valeur et de l'intérêt que présente son œuvre. Un écrivain, vraiment grand tel que lui ne peut être catalogué sous un seul mot, pas plus que l'Amérique par la partie d'elle-même appelée New-York. La science d'expert que Hudson possède de la nature crée une ossature, donne une fibre ferme à toute cette œuvre et une intime actualité à son sens de la beauté, mais sa véritable grandeur et l'extraordinaire attirance qu'il exerce sont dues à son esprit et à sa philosophie. Nous sentons par ses écrits qu'il est plus près de la nature que les autres hommes et pourtant plus véritablement civilisé. Les rivalités, la culture citadine, la singulière

science commerciale moderne dont nous sommes si occupés à nous revêtir, refusent absolument de prendre sur lui. Un passage de ses *Hampshire Days* dépendra l'homme mieux que je ne le saurais faire : « Le ciel bleu, la terre brune au-dessous, l'herbe, les arbres, les animaux, le vent, la pluie et les étoiles ne me sont jamais étrangers, car je suis en eux et je fais partie d'eux et je suis l'un d'eux; et ma chair et la glèbe ne sont qu'un, et la chaleur de mon sang et celle du soleil ne sont qu'un, et les vents et les tempêtes et mes passions ne sont qu'un... Je ne me sens dépaycé que dans mes rapports avec les autres hommes, avec ceux des villes particulièrement qui vivent dans des conditions qui me sont contraires et leur sont naturelles. C'est parfois en pareils moments que l'on se sent une parenté avec les morts, que l'on est étrangement attiré par eux... eux qui ne ressemblaient point aux hommes d'à présent, les morts très, très anciens, qui ne connaissaient pas la vie des villes et ne se trouvaient pas « dépayés » sous le soleil, le vent et la pluie. »

Tous les écrits de Hudson sont dominés par cette plénitude d'unité avec la nature, ils paraissent très loin de l'agitation de la poussière, des petites choses de la vie de ville, ils sont grands, directs, libres. Ce n'est pas tout à fait de la simplicité car la mentalité de cet écrivain est subtile et scrupuleuse, sensible à tout mouvement de vie naturelle et humaine, mais cette sensibilité est, en quelque façon, différente de la nôtre, elle nous est presque hostile, à nous qui vivons enfermés et trempons nos plumes dans des nuances de sentiments.

La fantaisie de Hudson est pareille au vol des ciseaux, objets de sa prédilection, elle semble n'être jamais entrée dans une maison mais depuis sa naissance avoir vagabondé en plein air, à la pluie, au soleil ou parmi les arbres et les prés. Je refuse absolument d'admettre et même je déteste intensément la doctrine de la métépsychose qui, si je la comprends bien, semble la négation de l'impulsion créatrice, la glorification de ce qui a déjà été — rien, jamais rien de complètement neuf au monde, pas même l'âme d'un petit enfant — aussi ne suis-je guère disposé à soutenir que l'oiseau fut une de ses plus anciennes incarnations, bien que par son coup d'aile, la vivacité de son œil, l'ampleur naturelle et douce de sa chanson, il ne soit pas très différent d'un super-oiseau — ce qui est une image horrible!

Hudson dit quelque part : « Le sens du beau est le meilleur des dons de Dieu à l'âme humaine. » Il est vrai, et de savoir communiquer en si grande mesure ce don aux autres dut certainement lui être une félicité.

Comprenons-nous combien notre vie et notre culture de citadins nous éloignent des choses qui vraiment importent; comment, au lieu de faire de la civilisation la servante de notre liberté nous avons posé son talon sur notre cou et, sous ce talon, nous mordons la poussière sans répit? Hudson, qu'il le sache ou non, est l'insigne porte-étendard d'une autre foi. Écoutons-le dans *the Purple Land* : « Ah! oui, tous, vainement, nous cherchons le bonheur en faisant fausse route. Il y eut un temps où il était avec nous, où il était à nous, mais nous l'avons dédaigné parce que c'était seulement l'ancien bonheur coutumier que la nature donne à tous ses enfants et nous nous sommes éloignés de lui pour rechercher une autre sorte de bonheur plus grand, le bonheur que quelque rêveur — Bacon ou un autre — assurait que nous trouverions. Il nous fallait, pour l'avoir, conquérir la nature, découvrir ses secrets, faire d'elle notre obéissante esclave, alors la terre deviendrait l'Éden et tout homme serait Adam et toute femme Eve. Nous continuons courageusement la marche en avant à la conquête de la nature, mais avec quelle lassitude, avec quelle tristesse! L'ancienne joie de la vie et la gaité du cœur se sont évanouies, bien qu'encore nous arrêtions parfois un instant notre longue marche forcée pour observer le labeur de quelque pâle mécani-

(1) Avant-propos à *Au loin... Jadis...*, de W.-H. HUDSON, dont la traduction française paraîtra prochainement chez Stock, à Paris.
Nous devons à l'amabilité des Éditeurs, la publication ici, en premier, de cet avant-propos et des extraits qui le suivent. Les souvenirs d'enfance de W.-H. Hudson sont parmi les plus captivants que l'on puisse lire.

cien s'efforçant de découvrir le mouvement perpétuel et que nous nous permettions un petit ricanement à ses dépens! » Et plus loin : « ... Car ici la religion qui languit dans les cités surpeuplées ou se glisse honteuse dans les églises obscures, s'épanouit largement, remplissant l'âme d'une joie solennelle. Face à face avec la nature, sur les vastes collines, le soir, qui ne se sent près de l'Invisible? »

*De son cœur Dieu ne s'éloignera point,
Sur chaque brin d'herbe son image est imprimée.*

Tous les livres de Hudson respirent cet esprit de révolte contre l'esclavage qu'impose la cité et la mécanique, ce sont de véritables oasis à une époque si effroyablement soumise au « pâle mécanicien ».

Mais Hudson n'est point, ainsi que Tolstoï, un prophète conscient, son esprit est plus libre, plus volontaire, fantasque, presque frondeur et infiniment plus imprégné de l'amour de la beauté. Si on l'eût appelé prophète il aurait, d'impatience, tapé du pied et pourtant sa voix est prophétique, elle crie dans le désert et le désert, à ce cri, se fleurira ici et là de roses et d'herbes au doux parfum.

Je voudrais qu'en Angleterre tout homme, femme ou enfant eût la possibilité de le lire; c'est un tonique, un breuvage riche et rafraîchissant d'étrange et merveilleux arôme, une mine d'intérêt neuf, une direction de pensée instinctivement juste. Comme simple narrateur il n'est guère surpassé, comme styliste il a peu d'égaux vivants, si même il en a. Et dans toute son œuvre règne une indéfinissable liberté de toute idée de profit, fût-ce le désir d'être lu de nous. Il écrit ce qu'il voit et sent, par pur amour de la chose qu'il contemple et de l'émotion ressentie : l'odeur de la lampe n'a jamais effleuré la moindre de ses pages, cela seul est une merveille pour nous qui savons qu'écrire bien, écrire clairement même, est une affaire extraordinaire, difficile, longue à apprendre et point du tout un don des anges. Le style ne doit pas être une gêne entre l'écrivain et son lecteur, il faut qu'il soit le serviteur, non le maître. User de mots si vrais et si simples qu'ils ne fassent point obstacle, d'esprit à esprit, à l'effusion de la pensée et du sentiment, et pourtant, par la juxtaposition des mots et du son, mêlés dans le récipient, procurer l'émotion ou le plaisir, voilà l'essence du style, et l'écriture de Hudson possède éminemment cette double qualité. De la plupart de ses pages un exemple pourrait être tiré; en voici un, nullement meilleur qu'un millier d'autres. C'est la description de deux fillettes sur la grève :

« Elles étaient vêtues de robes noires et de blouses rouges^s qui faisaient ressortir leurs adorables petites figures brunes; leurs yeux étincelaient comme des diamants noirs, leurs cheveux dénoués étaient une merveille à voir, un nuage, une brume, plus fins que fils de la Vierge, plus noirs que jais et brillants comme du verre filé sur leurs têtes et leurs cous, chevelures dont le peigne et la brosse ne pourraient jamais, semblait-il, dompter la sauvage magnificence. Et leur esprit répondait à leur physique, esprit si sauvage, si joyeux, si espiègle, si rempli de grâce et de légèreté qu'il n'en existe pas de pareil chez les créatures humaines et qu'on ne le rencontre guère que chez les oiseaux ou les tout petits mammifères volants qui ressemblent à l'oiseau, écureuil, singe-araignée de la forêt tropicale, chinchilla des pentes de montagnes désolées, les plus vives, sauvages, ravissantes, les plus aériennes et harmonieuses nives bestioles qui soient... »

Ou ceci, comme la quintessence d'une fine remarque :

« ... Après quoi Manuel enfourcha son cheval et s'éloigna. Il faisait noir et la pluie tombait, mais Manuel n'avait jamais eut besoin de lune ou de lanterne pour trouver ce qu'il cherchait de nuit, sa propre maison ou quelque vache grasse — la sienne aussi, peut-être ».

Ainsi pourrait-on continuer de tirer félicité de cet auteur. Il semble toucher toute fibre avec des doigts neufs qui ne connaissent pas l'encre et j'imagine que le secret de sa puissance réside dans le fait que sa parole : « La vie est plus que tout pour moi... » reste si intensément vraie.

Je ne m'appesantirai point sur son amour des gens simples, des choses simples, sa façon de se faire le champion des faibles, sa révolte contre les captivités et les cruautés de la vie; qu'il soit question d'hommes, d'oiseaux ou de bêtes, ces sentiments jaillissent de lui comme contre son gré; je n'insisterai pas parce qu'ayant parlé de lui comme de quelqu'un qui possède une philosophie et une foi vitales, cela n'ajouterait rien à sa valeur devant le monde.

Son œuvre est une vision de beauté naturelle, de la vie humaine telle qu'elle doit être, avivée et adoucie par le soleil, par le vent et la pluie et par sa sympathie pour toutes les formes de la vie, vision qui nous a été donnée, à nous qui en avons plus besoin qu'aucune autre génération.

C'est un très grand écrivain et, à mon sens, celui dont la valeur dépasse tous ceux que notre temps a possédés.

JOHN GALSWORTHY.

Au loin... Jadis...

La chute du tyran et ce qui suivit

Un des plus surprenants personnages qu'il me fut donné de voir pendant ce premier séjour à Buenos-Ayres, si fécond en étonnements, fut le fameux Don Eusebio, le bouffon de cour, le fou du président ou dictateur Rosas, ce « Néron de l'Amérique du Sud » qui habitait le palais de Palermo, aux portes de la cité. J'avais été envoyé avec mes sœurs et mon petit frère passer la journée chez une famille anglo-argentine qui habitait une autre partie de la ville et nous jouions avec les enfants de la maison dans la vaste cour lorsque quelqu'un ouvrit une fenêtre au-dessus de nous et cria : « Don Eusebio! » Ceci ne me dit rien, mais les petits garçons du lieu savaient ce que cela signifiait. Cela signifiait que si nous sortions vite dans la rue nous pourrions entrevoir le grand homme dans toute sa gloire. Quoi qu'il en soit, ils bondirent, abandonnant leurs jouets, et se précipitèrent à la porte de la rue et nous à leur suite. Nous trouvâmes au dehors toute une foule de spectateurs et, descendant la rue en uniforme rouge de général — car c'était une des petites plaisanteries du dictateur que d'habiller son fou en général — coiffé du grand tricorne rouge surmonté d'une immense aigrette de plumes écarlates, venait Don Eusebio. Il avançait, formidable de dignité, épée au côté, entouré de douze soldats, également vêtus de rouge, ses gardes du corps, marchant par six de chaque côté de lui, sabre au clair.

Nous contemptions avec une excitation joyeuse ce splendide spectacle qui nous impressionna encore davantage lorsqu'un des garçons me glissa à l'oreille que si quelque personne de la foule riait ou faisait une remarque insultante ou grossière, elle serait immédiatement mise en pièces par la garde... Et celle-ci paraissait féroce à souhait.

Je ne vis pas le grand Rosas lui-même, mais ce fut quelque chose que d'apercevoir son bouffon, le général Eusebio. Nous étions à la veille de la chute de Rosas qui termina un règne de plus de vingt années pendant lequel il se montra un des plus sanguinaires en même temps qu'un des plus originaux des caudillos et dictateurs, et peut-être, d'ailleurs, le plus grand de ceux qui se soient élevés au pouvoir dans ce continent de républiques et de révolutions.

Cette scène se passait à la veille de la chute du président de la République ou dictateur : « Le tyran », ainsi que le nommaient ses adversaires quand ils ne l'appelaient pas, « Le Néron de l'Amérique du Sud » ou « Le Tigre du Palermo », du nom du parc qui

se trouvait au nord de Buenos-Aires et où Rosas habitait une maison de stuc qu'on intitula palais.

A cette époque-là le portrait en couleur du grand homme occupait la place d'honneur au-dessus de la cheminée de notre *sala* ou salon, visage aux traits réguliers et bien découpés, cheveux et favoris brun-clair à reflets roux et yeux bleus. On l'appelait quelquefois « l'Anglais », en raison de son type bien dessiné et de sa complexion de blond. Ce visage beau et sévère, entouré de canons et rameaux d'olivier — armes de la République — dans son lourd cadre doré, faisait un des principaux ornements de la pièce et mon père s'en montrait fier, car, pour des raisons que je dirai, il était grand admirateur de Rosas; c'était, sans contredit, un *rosista*, ainsi qu'on appelait les partisans du dictateur.

Ce portrait était flanqué de deux autres, l'un de Doña Encarnación, la femme de Rosas, morte depuis longtemps, magnifique et fière jeune femme à l'opulente chevelure noire empilée sur sa tête de fantastique façon et surmontée d'un immense peigne d'écaïlle. Je me souviens qu'étant petits enfants nous regardions cette figure sous son édifice de cheveux noirs avec un sentiment singulier, presque mêlé d'effroi parce qu'elle était belle, mais sans douceur ni grâce, et parce qu'elle était morte, et morte depuis de longues années. Pourtant, lorsque nous la regardions, elle semblait vivante et ses yeux sombres et froids se fixaient droit dans les nôtres. Comment se faisait-il que ce regard, à moins qu'il ne bougeât — et il ne bougeait point — rencontrât toujours le nôtre quelque part que nous fussions dans la pièce? Perpétuel problème pour nos cervelles enfantines non informées. De l'autre côté se voyait la répulsive et truculente image du capitaine-général Urquiza, main droite du dictateur, féroce égorgeur si jamais il en fut, qui durant bien des années maintint l'autorité de Rosas dans les provinces insurgées du Nord, mais qui alors levait contre lui l'étendard de la révolte et devait arriver bientôt, avec l'aide d'une armée brésilienne, à le renverser.

Le portrait du milieu nous inspirait une sorte de sentiment révérenciel et craintif en même temps, car on nous avait appris, dès notre jeune âge, qu'il représentait le plus grand homme de la République, ayant puissance illimitée sur la vie et la fortune de tous et terrible dans sa colère envers ceux qui faisaient le mal et qui, particulièrement, se révoltaient contre son autorité.

Deux autres portraits d'hommes fameux de la République ornaient le même mur. A côté d'Urquiza se trouvait le général Oribe, commandant l'armée envoyée par Rosas contre Montevideo et qui soutint le siège de la cité pendant dix années; du côté opposé, près de Doña Encarnación, était le portrait du ministre de la Guerre, visage sans attrait pour nous autres enfants car il n'était pas coloré comme celui du dictateur et n'avait pas le romantisme ni le mystère de celui de sa femme défunte; il nous rendait pourtant plus vivants tous ces gens portraicturés en nous faisant comprendre qu'ils représentaient les personnes véritables, car le hasard voulait que ce même ministre de la Guerre se trouvait être un de nos voisins; il possédait une estancia où il venait quelquefois, située dans la plaine à environ trois lieues de l'est de la nôtre. Elle était entourée d'une épaisse végétation d'artichauts sauvages gris-bleuâtre, le *cardoño Castilla*, ainsi qu'il est appelé dans la langue nationale. Comme la plupart des estancias de l'époque, c'était une longue et basse construction en briques au toit de chaume, entourée d'une *quinta* ou plantation clôturée, plantée de rangées centenaires de peupliers de Lombardie qui s'apercevaient à grande distance, et d'une grande quantité de vieux acacias, pêchers, cognassiers et cerisiers. On y faisait l'élevage du bétail et des chevaux, mais ces bêtes importaient moins au propriétaire que ses paons, oiseaux pour lesquels il avait une telle prédilection qu'il trouvait n'en avoir jamais un nombre suffisant. Il en achetait continuellement de nouveaux pour les envoyer à sa propriété et ils se multipliaient au point que l'endroit en regorgeait. Malgré cela il les voulait tous conserver, à tel point qu'il interdisait de vendre ou même de donner un seul de leurs œufs! Le domaine était dirigé par un majordome, brave homme qui, lorsqu'il découvrit que les plumes de paon nous plaisaient pour la décoration de la maison, prit l'habitude, chaque année, au temps de la mue, de nous en envoyer d'énormes paquets, de pleines brassées!

Une autre des curiosités de l'estancia était une grande pièce uniquement consacrée à recevoir les trophées envoyés de Buenos-Ayres par le fils aîné du ministre. J'ai déjà parlé du passe-temps favori des jeunes gens de la capitale — qui bataillaient contre les veilleurs de nuit et leur enlevaient bâtons et lanternes. L'héritier

de notre ministre était un des leaders de ce sport et envoyait de temps à autre à sa maison de campagne des ballots de trophées, de sorte que les murs de la pièce étaient couverts de gourdins et de festons de lanternes.

Une ou deux fois, étant petit, j'avais eu le privilège de rencontrer ce jeune monsieur. Je le regardai avec une curiosité si intense que son image est restée jusqu'à présent imprimée dans mon souvenir. Sa silhouette était mince et pleine de grâce, il avait de jolis traits; un visage espagnol assez allongé, les yeux gris-bleu et les cheveux et la moustache d'un brun doré un peu roux. C'était un beau visage, mais à l'expression extraordinairement antipathique, impatiente, agitée, quasi diabolique.

J'étais de retour à la maison, à la plantation, près de mes oiseaux très aimés, heureux d'échapper à la ville bruyante et poussiéreuse, et de me retrouver parmi les frais et paisibles silences de notre oasis ombreuse, entourée de la grande plaine verdoyante tout étincelante de mirages d'eau. Le soleil rayonnant me semblait délicieux et plein de charme, bien que la guerre fût alors proche de nous, ce qui, grâce à Rosas le Tyran, l'homme de sang et de fer, avait été évité à notre province, le court espace de ma petite vie et pendant les longues années qui avaient précédé ma naissance. Les grandes personnes, il est vrai, montraient des visages anxieux, mais elles s'inquiétaient souvent de choses qui ne nous affectaient point nous autres enfants, et étaient donc sans importance.

* * *

Un matin, quelques semaines plus tard, le sourd grondement de gros canons distants arriva jusqu'à nos oreilles. On nous dit qu'une grande bataille se livrait et que Rosas lui-même était à la tête de son armée, une pauvre petite force de 25,000 hommes rassemblés en hâte pour combattre environ 40,000 Argentins et Brésiliens commandés par le traître Urquiza. Le bruit sourd et lourd de la canonnade continua comme un lointain tonnerre pendant plusieurs heures de cette journée d'anxiété, puis, vers le soir, on annonça la défaite de l'armée de défense et la marche de l'ennemi sur la ville de Buenos-Ayres. Le jour suivant, de l'aube à la nuit, nous fûmes inondés d'un incessant torrent d'hommes en déroute s'enfuyant vers le sud par petits groupes de deux, trois, peut-être une demi-douzaine, mêlés à des bandes plus importantes en uniformes rouges, armés de lances, carabines et sabres, chassant devant eux un grand nombre de chevaux.

Les voisins avertirent mon père que nous étions en grand danger, car ces hommes, maintenant sans discipline, n'hésiteraient point dans leur retraite à tuer et piller et qu'ils s'empareraient certainement des chevaux de selle. Par précaution mon père fit ramener les chevaux et les dissimula dans la plantation; ce fut tout ce qu'il voulut faire : « Oh! non, dit-il, riant, ils ne nous feront point de mal ».

Nous restâmes donc dehors à aller et venir toute la journée, la barrière d'entrée ouverte ainsi que toutes les portes et fenêtres. De temps à autre une bande d'hommes et de chevaux fatigués arrivait à la barrière. Les hommes, sans descendre, réclamaient à grands cris des chevaux frais. Chaque fois mon père sortait leur parler, la figure toujours plaisante et souriante, et après les avoir assurés qu'il n'avait pas de chevaux pour eux il les voyait se remettre en route lentement et à regret.

Vers 3 heures de l'après-midi, à l'heure la plus brûlante du jour, une troupe de dix hommes arriva au galop, soulevant un grand nuage de poussière. Ils franchirent la barrière et s'arrêtèrent devant la véranda. Mon père, comme d'habitude, sortit au-devant d'eux. Ils réclamèrent des chevaux à voix fortes et menaçantes. A l'intérieur nous étions tous réunis dans la grande salle, attendant la fin du débat dans un état d'anxiété intense; aucun préparatif n'avait été fait et il n'y avait nul moyen de défense en cas d'attaque soudaine de la maison. Nous surveillions de là ce qui se passait, mais nous étions trop dans l'ombre pour que nos dangereux visiteurs pussent voir qu'il n'y avait que des femmes, des enfants et un seul homme, un invité qui s'était réfugié dans le coin le plus lointain de la pièce, et affaissé sur une chaise basse, tremblant et pâle comme la mort, tenait un sabre dégainé entre ses mains. Il nous expliqua ensuite, une fois le danger passé, qu'il avait trouvé l'arme dans la pièce et qu'étant, fort heureusement, une fine lame, il s'était résolu à faire leur affaire aux dix brigands s'ils avaient tenté de forcer l'entrée.

Mon père répondit à ces hommes comme aux autres qu'il n'avait

pas de chevaux à leur donner. Cependant nous qui étions dans la maison, remarquâmes que l'un d'entre eux était un officier, jeune homme inberbe de vingt et un à vingt-deux ans, d'un physique singulièrement séduisant. Il ne prenait aucune part à la discussion, mais restait silencieux sur son cheval, observant les autres avec une expression particulière, mi-dédaigneuse, mi-anxieuse et, circonstance qui nous frappa comme étranger, seul il se trouvait sans armes. Les autres étaient de vieux vétérans, hommes d'âge moyen ou à barbes grisonnantes, en tuniques et *chiripia* rouges et coiffés du képi rouge de forme bizarre qu'on portait alors, semblable à un bateau renversé orné par devant d'une corne en pointe surmontant une plaque de cuivre sur laquelle était indiqué le numéro du régiment.

Les hommes parurent surpris de se voir refuser des chevaux et montrèrent clairement qu'ils ne voulaient pas accepter la chose, à quoi mon père secoua la tête en souriant. Un des hommes demanda alors de l'eau pour apaiser sa soif. Quelqu'un de la maison apporta une grande cruche d'eau fraîche et mon père la prit et la tendit à l'homme; il but et la passa aux autres assoiffés. Après avoir fait sa ronde, la cruche fut rendue et la demande de chevaux renouvelée en paroles menaçantes. Il restait de l'eau au fond de la cruche et mon père se mit à la faire couler en un mince filet qui dessinait de petits cercles et arabesques sur le sol sec et poussiéreux, puis, une fois de plus, secoua la tête et leur sourit très courtoisement. Alors un des hommes regardant fixement mon père se pencha en avant et soudain frappa violemment de la main la garde de son épée; avec un cliquetis il la tira à demi du fourreau. Cet essai d'intimidation n'eut aucun succès; son seul effet fut de faire sourire mon père encore plus gaiement comme si cette petite plaisanterie l'avait grandement amusé.

Chose curieuse, mon père ne jouait pas un rôle, c'était sa nature même qui le faisait agir ainsi. Il semble surtout qu'on puisse dire de quelqu'un que ses plus grandes et brillantes qualités ne sont, en somme, que des défauts, car, à part ces qualités singulières, mon père était un homme comme les autres, sans rien qui le distinguât de ses voisins, excepté peut-être qu'il n'avait nulle ambition de richesse et était meilleur et plus fraternel pour ses camarades que la plupart des hommes. Le sens du danger n'existait pas chez lui ni l'instinct de préservation que l'on suppose universels et, en plusieurs occurrences, ce défaut extraordinaire causa à ma mère de vives inquiétudes.

L'attitude parfaitement calme et souriante de mon père, conséquence de sa folle témérité, le servit bien en cette occasion, ainsi que les siens. Ces hommes furent induits en erreur; ils ne purent imaginer que mon père aurait agi de telle sorte s'il n'y avait eu des gens armés cachés à l'intérieur, les épiant et prêts à tirer sur eux au moindre mouvement hostile de leur part.

Soudain le farouche porte-parole de la bande hurla un « *Vamos!* » et, tournant bride, suivi des autres, s'éloigna au galop. Nous aussi sortîmes en hâte et, derrière l'écran des peupliers et des acacias noirs qui bordaient le fossé, nous observâmes leurs mouvements et vîmes, lorsqu'ils furent à quelques centaines de mètres de la barrière, le jeune officier désarmé se séparer d'eux et s'enfuir de toute la vitesse de son cheval. Les autres vivement lui donnèrent la chasse et disparurent enfin à notre vue dans la direction de la maison de l'alcade, à un mille et demi environ de là. Nous ne pouvions, de chez nous, apercevoir ce rancho long et bas couvert de chaume et sans arbres, car il se trouvait au delà d'un lac marécageux rempli de hauts roseaux.

Pendant que nous nous efforcions de suivre le résultat de la chasse et après que l'homme et ses poursuivants eurent disparu parmi les troupeaux et les chevaux qui pâturaient sur la plaine, se déroulait la plus douloureuse des tragédies.

Le jeune officier, originaire d'un district distant du nôtre d'une grande journée de voyage, avait eu récemment l'occasion de visiter notre voisinage; il se souvint donc qu'il y connaissait quelques personnes et, devant que ces hommes voulaient l'assassiner, prit la fuite vers l'habitation de l'alcade. Toujours en tête de ses poursuivants, il arriva à la barrière, sauta à terre et se précipita dans la maison. Il y trouva le vieil alcade entouré des femmes du logis et l'adjura, comme oncle, de lui donner protection. L'alcade n'était pas véritablement son oncle mais le cousin germain de sa mère. Ce fut un moment affreux. Les neuf bandits armés étaient déjà aux portes, réclamant leur prisonnier avec des vociférations, menaçant de brûler la maison et tous les habitants.

Le vieil alcade, au milieu de la salle, était entouré d'une foule de femmes et d'enfants parmi lesquels se trouvaient ses deux ravis-

santes filles, âgées d'environ vingt et vingt-deux ans, qui s'évanouissaient de terreur et l'adjuraient de les sauver tandis que le jeune officier, à deux genoux, l'implorait en mémoire de sa mère, pour l'amour de la Mère de Dieu et par tout ce qui lui était sacré, de ne pas le livrer à ses meurtriers.

Le vieillard ne fut pas à la hauteur de la situation, il tremblait sanglotait d'angoisse. Impossible, fût-il par articuler, de lui être d'aucun secours, il lui fallait protéger ses propres filles et les femmes et enfants des voisins qui avaient pris refuge dans sa maison. Les hommes, entendant du dehors ce qui se passait, forcèrent la porte et, saisissant le jeune homme par le bras, l'entraînèrent, le remirent en selle et l'emmenèrent.

A un demi-mille de chez nous ils le jetèrent à bas de son cheval et lui coupèrent la gorge.

Le lendemain un jeune mulâtre qui s'occupait du troupeau et faisait les commissions de l'alcade vint me trouver et me dit que si je prenais mon poney et venais avec lui il me montrerait quelque chose. Ce n'était point rare que le petit bonhomme me vint faire pareille offre; généralement il me découvrait quelque nid d'oiseau, ce qui nous intéressait vivement tous les deux. J'enfourchai joyeusement mon poney et le suivis. L'armée vaincue avait alors cessé de s'écouler et la grande plaine était redevenue paisible et sûre. Au bout d'un mille environ il retint son cheval et me désigna le sol à nos pieds. Et là, je vis sur l'herbe courte et sèche une large flaque de sang. « Voilà, me dit-il, l'endroit où le jeune officier a été égorgé. » Le corps avait été emporté et déposé dans la maison de l'alcade, il y reposait depuis la veille au soir et on devait l'enterrer le lendemain au plus proche village, à quelque huit milles de distance.

Pendant bien des jours, ce meurtre fut l'objet des conversations de tout le pays, en raison surtout des circonstances pénibles qui l'avaient accompagné, de la lâcheté du vieil alcade, respecté et même aimé de tous, et négligeant si pitoyablement toute tentative pour sauver son jeune parent; cependant nul ne fut surpris que des soldats eussent égorgé leur officier; en ce temps-là c'était chose courante que les hommes, après la défaite, se tournassent contre leurs officiers pour les massacrer. Coutume ou convention et d'ailleurs l'unique moyen à leur portée de se débarrasser de manière satisfaisante d'un adversaire, d'un prisonnier de guerre ou de l'officier qui les avait tyrannisés.

Ainsi que je l'ai dit, je ne compris et ne me représentai ces crimes que progressivement et longtemps après avoir vu la flaque de sang sur le sol près de notre maison; de même je ne compris la signification de la chute du tyran et les formidables changements qu'elle amena dans le pays que bien des années après l'événement. On se montrait fort divisé au sujet de la personne du grand homme. Beaucoup, peut-être même la majorité, l'abhorraient, d'autres soutinrent son parti, après même qu'il eut disparu de l'horizon. Parmi ceux-ci se trouvaient la plupart des Anglais qui résidaient dans la contrée et mon père parmi eux. Tout naturellement je partageais les idées de mon père et en venais à croire que le sang versé pendant un quart de siècle, les crimes de Rosas et les cruautés exercées par lui ne pouvaient être assimilées à des crimes privés puisqu'ils avaient pour objet le bien du pays et qu'à Buenos-Ayres et dans toute notre province il en était résulté une longue période de paix et de prospérité, période terminée par la chute de Rosas et suivie, pendant des années, de nouveaux excès révolutionnaires, de sang versé et d'anarchie. J'entendais, de plus, conter de nombreuses anecdotes à propos de Rosas et qui plaisaient à mon imagination enfantine et m'inclinaient à partager la haute opinion que mon père avait de lui. On disait qu'il se déguisait en personne d'humble condition et sortait de nuit par la cité, choisissant de préférence les quartiers misérables et faisant connaissance avec les pauvres hères des taudis. La plupart de ces histoires étaient inventées sans doute...

Le mystérieux serpent

Ce ne fut qu'après l'épisode relaté au précédent chapitre et la constatation qu'un serpent n'est pas nécessairement dangereux pour les humains et que, par conséquent, il devient inutile de le détruire aussitôt vu et de le réduire en chair à pâté de crainte qu'il ne survive et ne s'échappe avant le coucher du soleil, que je commençai d'apprécier sa beauté unique et sa singularité. De plus, j'eus, quelque temps après, une aventure qui changea mon sentiment et me donna à penser que le serpent est, en quelque sorte, un être supra-naturel, croyance qui semble avoir été uni-

verselle parmi les peuples de culture primitive et qui subsiste encore en quelques pays barbares ou semi-barbares et en ceux qui, ainsi que l'Hindoustan, ont hérité d'une antique civilisation.

Les serpents qui jusqu'alors m'avaient été familiers étaient de taille relativement petite; aucun ne dépassait le serpent à croix décrit plus haut. Le plus grand spécimen de cet ophidien que j'aie jamais trouvé avait moins de quatre pieds de long, mais son corps était épais ainsi que ceux de tous les crotales. Il y avait aussi le serpent vert et noir, l'hôte de la maison, dont j'ai déjà parlé et qui ne dépassait qu'exceptionnellement trois pieds, plus un autre de même genre, le plus commun de la contrée. Rarement se promenait-on en plaine, à cheval ou à pied, sans le rencontrer. Il ressemblait de taille et de forme à notre couleuvre commune et les naturalistes le classaient autrefois dans le même genre *Coronella*, reptile magnifique dont le corps d'un pâle gris-vertâtre tacheté de noir se décore de deux lignes parallèles d'un rouge éclatant qui s'étendent du cou au bout de la fine queue en pointe. Parmi les autres, le plus intéressant était un serpent plus petit encore, brillamment coloré, le ventre rayé de bandes alternées écarlates et bleu-vif. On le croyait extrêmement venimeux et on le regardait comme fort dangereux à cause de son caractère irascible et de sa manière de se précipiter en sifflant violemment, tête et cou dressés, et de vous attaquer aux jambes, mais ce n'était que bravades de sa part, il n'était pas le moins du monde venimeux et pas plus à redouter que la jeune tourterelle au nid qui se hérissé et de son bec mou frappe la main qui s'avance.

Puis un jour je rencontrai un serpent qui m'était totalement inconnu; je n'avais jamais ouï dire qu'il en existât de semblable en nos contrées et j'ose dire que son aspect eût fortement affecté qui que ce fût et dans quelque pays que ce soit, dans ceux même qui abondent en gros reptiles. L'endroit de notre plantation où je le découvris me rendit sa singulière apparition plus impressionnante encore.

Il y avait à cette époque une petite pièce de terre en friche d'un demi-acre environ, sans arbres et rebelle à toute culture. Elle se trouvait en lisière de la plantation, près du buisson de fenouil et du grand satle rouge qui était au bord du fossé, dont j'ai déjà parlé. Maintes fois on l'avait labourée et bêchée, plantée d'arbres et d'arbustes de différentes espèces qui, en général, réussissent dans n'importe quel terrain, mais, en cet endroit, ils s'étiolaient et mouraient, ce qui n'avait rien de surprenant, cette terre étant dure et blanche comme du kaolin. Cependant, bien que les arbres refusassent d'y croître, l'endroit se revêtait d'une végétation très particulière: toutes les herbes les plus vivaces s'y trouvaient réunies et couvraient le sol ingrat à hauteur de genou d'homme. Ces plantes, sur de minces tiges semblables à du fil de fer, produisaient de petites feuilles et des fleurettes malades qui séchaient chaque été bien avant leur temps. Lorsque j'étais petit, cette pièce de terre stérile exerçait une grande attraction sur moi. J'errais journellement parmi les misérables plantes demi-mortes qui laissaient voir, entre leurs tiges brunes, le sol cuit de soleil et j'y éprouvais les mêmes délices qu'à me promener, au temps de la floraison embaumée, dans le pré bleu d'alfalfas tout inondé de papillons.

Par une chaude journée de décembre, je me tenais parfaitement immobile depuis quelques minutes au milieu des herbes sèches, lorsque je perçus un léger frôlement à mes pieds et j'aperçus la tête et le cou d'un grand serpent noir qui rampait avec lenteur tout auprès de moi. Un ou deux instants et la tête plate disparaissait sous les herbes serrées, mais le long corps continua de se dérouler lentement, si lentement qu'à peine semblait-il bouger, et comme l'animal n'avait pas moins de six pieds de long — peut-être davantage — il mit beaucoup de temps à disparaître tandis que je restais transi de terreur et n'osant faire le moindre mouvement. Malgré sa longueur ce n'était point un gros serpent et, sur le sol blanc où il se mouvait, il ressemblait à une coulée d'un noir de charbon, un ruisseau qui n'était pas fait d'eau ou d'un liquide quelconque mais d'une autre substance, de mercure par exemple, qui se déroulait comme une corde. Il disparut enfin et, me retournant, je m'enfuis avec l'intention de ne plus jamais m'aventurer près de cet endroit effroyablement périlleux, malgré le charme que j'y trouvais.

Et pourtant, j'y revins.

L'image de ce noir et mystérieux reptile hantait mon esprit du moment où je m'éveillais jusqu'à l'heure où je m'endormais. Cependant je ne soufflai mot de l'aventure à personne, c'était mon secret — et je savais que c'était un dangereux secret — mais

je ne voulais pas qu'on me défendît d'aller là-bas. Et je ne voulais absolument pas m'empêcher d'y retourner, le désir de revoir l'être étrange était trop pressant.

De nouveau je me dirigeais chaque jour vers l'endroit et j'errais sur la lisière inculte et herbeuse, observant et écoutant, mais le serpent noir n'apparaissait point. Alors un jour j'osai, quoique avec crainte et tremblement, pénétrer parmi les herbes et, ne trouvant toujours rien, j'avançai pas à pas jusqu'au milieu du terrain. Je m'arrêtai longtemps là, ouvrant l'œil et attendant. Tout ce que je voulais c'était de le revoir une fois et j'avais décidé qu'aussitôt qu'il apparaîtrait — s'il apparaissait — je prendrais mes jambes à mon cou. Ce fut alors que je me trouvais ainsi au milieu de l'herbière que, de nouveau, un léger bruissement, comme celui que j'avais entendu quelques jours auparavant, frappa mes sens tendus et me fit passer un frisson glacé dans le dos. Et là, à quelques pas de mesorteils, apparurent la tête et le cou noirs et tout le long corps qui semblait sans fin. Je n'osai bouger car une tentative de fuite eût pu m'être fatale. Les herbes étaient plus rares à cet endroit et je pus suivre de l'œil à quelque distance la tête noire et le lent déroulement sombre. A un mètre de moi environ il y avait dans le sol un trou de la circonférence d'une tasse à déjeuner et dans ce trou le reptile enfonça la tête et lentement, lentement s'y glissa tout entier tandis que je restais attendant que le corps, jusqu'au bout de la queue, eût disparu et que tout danger fût écarté.

J'avais vu ma créature merveilleuse, mon serpent noir si différent des autres serpents du pays, et après le premier frisson de terreur je me sentais encore tout agité d'un enthousiasme mêlé de joie et je renonçai à ma résolution de ne plus retourner en cet endroit. Je demeurais pourtant plein de crainte et me tins éloigné pendant trois ou quatre jours, mais je pensais au serpent. Le trou dans lequel il s'était réfugié était sans nul doute son repaire, la demeure dont il sortait souvent en quête de proie, mais de très loin il percevait certainement les bruits de pas, et mes allées et venues le dérangeant, il allait tout droit se cacher dans son trou afin d'échapper au danger possible. L'idée me frappa que si je m'avançais au centre du terrain et si je stationnais près du trou, j'apercevrais sûrement l'animal. Ce serait d'ailleurs difficile de le voir d'autre manière puisqu'on ne pouvait savoir en quelle direction il fallait quérir sa nourriture. Mais non, c'était trop dangereux, le serpent pourrait arriver à l'improviste et s'irriterait sûrement de trouver un garçon sans cesse aux environs de son repaire. Pourtant je ne pouvais accepter l'idée que je ne le reverrais plus et chaque jour je continuai de hanter l'endroit. Je pénétrais de quelques mètres dans le petit désert de mauvaises herbes, je m'arrêtais et le fouillais des yeux et, au plus petit frémissement d'insecte, à la moindre feuille qui tombait, je frissonnais d'une joie terrifiante, mais la noire créature mystérieuse n'apparaissait point.

Un jour, dans mon ardeur et mon impatience, j'avançai à travers les plantes pressées jusqu'au milieu du terrain et regardai longuement le trou avec un sentiment mêlé de bonheur et de crainte: le serpent ne trouverait-il là comme une précédente fois? Viendrait-il? Je retenais mon souffle, je dilatais mes yeux et tendais l'oreille, mais en vain. L'espoir et la crainte de sa venue m'abandonnèrent peu à peu. Je quittai l'endroit, amèrement déçu, et me dirigeai vers des mûriers qui s'élevaient à quelque cinquante mètres de là sur le remblai du fossé.

Levant les yeux parmi l'épaisseur des larges bouquets de feuilles au-dessus de ma tête, j'aperçus une chauve-souris suspendue à une ramille. Il me faut expliquer qu'en cette partie du monde où la plaine illimitée est sans cavernes, sans vieux murs à sombres recoins où se cache le jour, les chauves-souris ne redoutent pas la lumière éclatante autant qu'en d'autres pays. Elles ne sortent pas avant le soir, mais le jour elles se contentent de s'accrocher aux branchettes des arbres, sous l'épaisse feuillée, et s'y reposent jusqu'au crépuscule.

A force de considérer cette chauve-souris suspendue sous une feuille verte, enveloppée comme d'un manteau de ses ailes noires et rousses, j'oubliai ma déception, j'oubliai le serpent et me laissai si complètement absorber que je ne fis nulle attention à une sorte de sensation de pression, de douleur sourde au cou-de-pied droit. Puis la pression augmenta de très curieuse façon, comme celle d'un objet lourd, telle une pince appuyant sur mon pied. A la fin, baissant les yeux... stupeur et horreur! Je découvris le grand serpent noir déroulant lentement ses longs anneaux sur ma cheville. Je n'osai remuer mais je restai fasciné, le regard rivé à l'étrincelant corps cylindrique qui se coulait avec lenteur; sans doute le serpent sortait-il du fossé dont le remblai se criblait de terriers et était-il

en train de faire la chasse aux rats lorsque mes pas errants l'avaient dérangé, et, en se dirigeant droit sur son repaire, il avait rencontré mon pied et, au lieu de le contourner, avait rampé par-dessus. Après le premier saisissement, je compris que je n'avais rien à redouter, que le reptile ne se retournerait pas contre moi tant que je resterais immobile et que bientôt il serait hors de vue. Et ce fut la dernière fois que je l'aperçus. En vain attendis-je sa venue pendant bien des jours. Cependant cette dernière rencontre laissa en moi l'impression que cet être mystérieux, dangereux en cas d'attaque ou d'insulte, capable au besoin de donner la mort d'un seul coup, devient inoffensif et même amical ou bienfaisant envers ceux qui, au lieu de le haïr, le regardent avec bonté et respect. C'est un sentiment de cette sorte que l'Hindou éprouve pour le cobra qui habite sa maison et peut, un jour, accidentellement causer sa mort et que, cependant, l'on ne doit point persécuter.

Une certaine sympathie pour les reptiles a sans doute subsisté en moi, car dans la suite, lorsque les créatures sauvages excitèrent chez moi une plus vive curiosité et que je les regardai de l'œil du naturaliste, le mystère du grand serpent noir réclama un éclaircissement de façon plus pressante. Il semblait impossible qu'une espèce de serpent de grande taille, et noir comme du jais ou de l'antracite, pût, sans être connu, exister dans un pays habité; cependant nul de ceux que j'interrogeai à ce sujet n'avait vu semblable ophidien, ni même entendu parler de lui. On en pouvait conclure que ce serpent était unique de son espèce dans la contrée. Plus tard, lorsque je connus le phénomène mélanismique des animaux, moins rare peut-être chez le serpent que chez les animaux des autres classes, je fus satisfait de ce que le problème se résolvait ainsi en partie: mon serpent était un noir échantillon isolé d'une espèce d'autre couleur. Pourtant il n'appartenait pas à une de nos espèces communes, du moins à celles que je connaissais. Ce n'était pas un reptile à corps épais et lourd comme notre crotale venimeux, le plus grand de nos reptiles et bien que de forme il ressemblât à nos deux espèces inoffensives communes, il était deux fois plus long que le plus long spécimen que j'aie jamais vu parmi eux. Je me souvins alors que, deux ans avant ma découverte du serpent noir, un grand reptile inconnu avait pénétré dans notre maison, il mesurait bien six pieds deux ou trois pouces et était identique de forme à mon serpent noir. Cet étrange et désagréable visiteur était d'un pâle gris-verdâtre, marbré de nombreuses petites taches d'un noir terne. L'histoire de sa visite vaut peut-être la peine d'être racontée.

J'avais, à ce moment-là, une petite sœur qui commençait tout juste à trotter sur ses deux jambes, n'ayant jusque-là marché qu'à quatre pattes. Un jour de plein été on la sortit et on l'installa sur une natte à l'ombre d'un arbre, à quelque vingt-cinq mètres de la porte de la *sitting-room*, et on la laissa seule à s'amuser avec ses poupées et ses jouets. Au bout d'une demi-heure environ elle apparut à la porte où sa mère travaillait, s'arrêta, ouvrant tout grands ses yeux étonnés et tendit son bras et sa menotte comme pour désigner l'endroit d'où elle venait en murmurant le mot mystérieux: Kou-Kou!...

Ce mot extraordinaire, la mère sud-américaine du Midi l'apprend à son enfant au moment où il fait ses premiers pas, car les marmots qui se traînent et commencent à marcher aiment à fureter partout et n'ont nul sens du danger; mot indispensable dans un pays désert ou peu habité foisonnant de créatures malfaisantes qui mordent et piquent. Il y a, par exemple, la gigantesque araignée à poils bruns, extrêmement commune en été, et qui erre deci-de-là comme si elle cherchait sans cesse quelque chose, « quelque chose qu'elle ne peut trouver, elle ne sait quoi ». Dans ses explorations elle pénètre par la porte ouverte et se promène dans la chambre; à la vue de cette bestiole on saisit le bébé dans les bras en criant « Kou-Kou », et l'intruse, mise à mort à coups de balai ou de quelque autre arme, est jetée dehors.

« Kou-Kou » veut dire dangereux et lorsque la bonne ou la même pousse ce cri avec une expression et des gestes de terreur, l'esprit enfantin, impressionné, réagit immédiatement, tel l'oisillon qui au cri d'alarme des parents s'envole ou se tapit et se cache à terre.

Au geste et à la parole de l'enfant, la mère court à l'endroit où elle l'avait assise à l'ombre et, à son horreur, aperçut un énorme serpent enroulé au beau milieu de la natte. Ses cris attirèrent mon père qui, saisissant un grand bâton, expédia rapidement le serpent.

Tout le monde dit que l'enfant l'avait échappé belle et comme elle n'avait encore jamais vu de serpent et ne pouvait savoir

par intuition que c'était un animal dangereux ou « Kou-Kou », on supposa qu'elle avait dû faire quelque geste ou essayé de repousser l'animal alors qu'il se glissait sur la natte et que celui-ci, dressant la tête, l'avait menacée avec colère.

Me souvenant de cet incident j'en déduisis que ce serpent inconnu, occis pour avoir voulu partager le tapis de ma petite sœur, était de même espèce que mon serpent noir; que les deux serpents formaient peut-être même un couple émigré à distance de son pays d'origine; peut-être encore ces reptiles étaient-ils les derniers survivants d'une colonie de leur espèce ayant jadis habité notre plantation. Ce ne fut que douze ou quatorze années plus tard que je découvris la justesse de mes conjectures.

A distance de quelque quatorze milles de la maison de mon enfance — maison que je n'habitais plus alors — je trouvai un serpent qui m'était inconnu, le *Philodryas Scotti* des naturalistes, serpent commun en Argentine, et le reconnus pour être de même espèce que celui qu'on avait trouvé enroulé sur la natte de ma petite sœur et appartenant probablement aussi à l'espèce de mon mystérieux serpent noir. Quelques-uns des spécimens que je mesurai dépassaient six pieds de longueur.

W.-H. HUDSON.

(Traduit de l'anglais,
par N. Archambaud-Fauconnier.)

Conférences CARDINAL MERCIER

14^e année.

Les 23 et 24 février

le Rév. Père Sanson

de l'Oratoire,

DONNERA DANS

la Grande Salle des Fêtes

du Collège Saint-Michel

DEUX CONFÉRENCES

sur Les Forces Corruptrices



Jouir - Haïr - Dominer

Cartes numérotées en vente

chez LAUWERYNS, 20, Treurenberg - Tél. 17.97.80

La prochaine conférence aura lieu le mardi 14 février, à 5 h.
(Salle Patria), par

M. Georges LECOMTE

de l'Académie française

SUJET: Peut-on mentir à soi-même?

Les idées et les faits

Chronique des idées

Deuxième centenaire de la Congrégation du Très-Saint Rédempteur.

L'éclatant succès des solennités jubilaires par lesquelles fut commémoré à leur maison de Bruxelles (église Saint-Joseph), le deuxième centenaire de l'Institut des Pères Rédemptoristes a témoigné une fois de plus de la popularité dont ils sont environnés depuis leur introduction en Belgique. D'imposantes fonctions liturgiques auxquelles présidèrent le Nonce apostolique, le père provincial, Mgr Marinis, et, le soir, S. Exc. Mgr Van Cauwenberg, S. Exc. Mgr Ladeuze et, itérativement, le Nonce apostolique remplaçant S. Em. le cardinal Van Roey, retenu par l'indisposition saisonnière, ont alterné avec les éloquents panégyriques prononcés par le R. P. Humblet, jésuite, le R. P. Massion, provincial des Dominicains, M. l'abbé Charlier, curé de Saint-Boniface. Tour à tour ils ont montré dans le fondateur de l'Institut, le fécond imitateur du Christ, rédempteur par la vertu du sacrifice, l'apôtre des temps modernes portant l'Evangile aux déshérités d'ici-bas, le docteur de l'Eglise universelle pratiquant l'apostolat par la plume et en léguant la tradition à ses fils, spécialement à Clément-Marie Hofbauer.

La célébration de ce deuxième centenaire a fait grandir encore et resplendir d'un nouvel éclat la mémoire d'Alphonse-Maire de Liguori, béatifié par Pie VII, canonisé par Grégoire XVI, proclamé docteur de l'Eglise par Pie IX.

Il est, à tout prendre, me paraît-il, l'homme d'Eglise le plus extraordinaire du XVIII^e siècle, qu'il remplit presque en entier, étant né en 1696 pour mourir plus que nonagénaire en 1787. Réserve par Dieu à une société en décadence, il a reçu pour mission de soutenir les âmes défaillantes, de consoler l'Eglise dans ses douleurs, de défendre la foi, de redresser la morale, d'éclairer la piété. Il possédait à un degré éminent la compréhension de son époque, avec le sens de l'opportunité et le génie de l'adaptation. Depuis le jour où il fut comme foudroyé par la grâce sur le chemin de Damas, qui fut pour lui le prétoire de Naples où, jeune avocat, déjà caressé par les premiers baisers de la gloire, il bruta sur un écuil caché à ses yeux, un document perdu de vue, dont la production par la partie adverse, dans l'espèce, le grand-duc de Toscane, lui coupa la parole et le désarçonna, à l'instar de Paul, de son cheval de bataille oratoire, à dater de ce jour, ayant troqué l'épée du chevalier contre la croix, les ambitions humaines contre les ambitions divines, bientôt la toge de l'avocat contre la pauvre soutane du missionnaire, il se sentit voué à plaider désormais la cause de Dieu devant le peuple, à se faire auprès du peuple le plus ignorant, la populace napolitaine d'abord, les paysans délaissés ensuite, l'ambassadeur du Christ. Le dix-huitième siècle, orgueilleux et sensuel, méprisait la plèbe. Alphonse de Liguori fut pour elle, en Italie d'abord par là-même, par sa congrégation dans l'Eglise, ce que saint Vincent de Paul avait été au XVII^e siècle en France. A moi les pauvres, les pasteurs de buffles ignorés des pasteurs d'âmes, à moi les méprisés du monde qui sont les préférés de Dieu!

Et l'idée d'une congrégation religieuse, fidèle imitatrice du Rédempteur, marchant sur ses traces, courant comme Lui après les brebis perdues, ramassant la lie du peuple dans le vase d'or du divin Cœur, cette idée flottait dans l'air depuis quelque temps, elle s'était cristallisée dans les révélations d'une religieuse du pays d'Amalfi, Céléste-Marie Crostarosa et dans celles de l'évêque Falcoia. La Providence que nous appelons sottement le hasard appela Alphonse, après six années d'un labeur ininterrompu, à venir dans cette région, à Scala, sur les rives pittoresques de la mer Tyrrhénienne, chercher quelque repos, avec quelques compagnons de ses travaux, il y trouva l'inspiration, il fut amené, en effet, à s'occuper de pâtres livrés à la plus épaisse ignorance. Un rayon du ciel lui traversa l'esprit, il conçut le grand projet qui devint la congrégation ecclésiastique du Très-Saint-Rédempteur.

Ce que souffrit le fondateur pour faire accepter cette idée, apparemment si simple, de renoncer à tout autre ministère, d'abandonner tout autre souci pour se consacrer uniquement corps et âme, dans une vie d'oraison, de pénitence et de dévouement, à l'évangélisation des classes populaires, au sauvetage des pauvres âmes abandonnées en masse, cela est inimaginable. Premier brisement de son cœur : la rupture de toutes les attaches avec sa famille et la société napolitaine où il faisait grande figure. Deuxième brisement : l'abandon de tous ses premiers compagnons de la première communauté qui devait être le noyau de la fondation et qui déserta. Lourde épreuve encore, après trente années de Calvaire apostolique, de combats incessants contre les vices, de défense opiniâtre de son œuvre contre la jalousie des hères, contre les puissants de la terre, après tout cela, l'acceptation du fardeau de l'épiscopat de Sainte-Agathe-des-Goths, treize années pendant lesquelles le vaillant apôtre cumule avec le gouvernement de son Institut, la direction de son diocèse au milieu des contradictions, des souffrances et des luttes sans nombre pour la cause de la vérité et de la justice. Effroyable agonie : le vénérable octogénaire, évêque démissionnaire revenu à son Institut pour le gouverner encore pendant douze années de souffrances, de persécutions, d'amertumes, fut en 1776 trahi par un des siens, déposé par Pie VI de l'autorité qu'il avait exercée pendant cinquante ans, et avalant cette coupe d'ignominie en disant : « Volonté du Pape, volonté de Dieu ». Et il la but cette coupe, jusqu'à la lie pendant les derniers mois de son existence, torturé par la crainte de la justice divine, poussé tremblant, jusqu'aux confins du désespoir, dans les ténèbres de la damnation, lui, qui avait rendu l'espérance à tant de désespérés!

Enfin, à la dernière minute de cette vie tragique, un sourire illumina les traits du nonagénaire, un rayon du ciel le transfigura, il mourut dans l'extase, ravi par la Vierge qu'il avait tant aimée, tant célébrée, et qui lui tint parole.

* * *

A l'heure où il s'éteignit, sa Congrégation paraissait presque éteinte avec lui, les maisons du royaume de Naples, faisant schisme, n'étaient pas reconnues par le Saint-Siège pour s'être laissé asservir par le pouvoir civil, celles des Etats Pontificaux ne relevaient plus de l'obédience d'Alphonse de Liguori, supérieur général déposé. Mais un autre Alphonse parut, non par la naissance certes, mais par la sainteté, par le zèle dévorant, Clément-Marie Hofbauer qui, gracieusement accueilli par Alphonse, repassa les Alpes, introduisit les Rédemptoristes à Vienne, à Varsovie et donna à l'Institut un magnifique essor. Ainsi s'accomplit la parole prophétique d'Alphonse que le cardinal Dechamps, simple rédemptoriste de la maison de Liège pour lors, en 1847, découvrit, au cours d'un voyage avec le P. Pilat, au couvent de Ciorani : « N'en doutez pas, la Congrégation se soutiendra jusqu'au jour du jugement, car elle n'est pas mon œuvre mais l'œuvre de Dieu. Durant ma vie, elle végétera dans l'obscurité et l'humiliation, mais après ma mort, elle déploiera ses ailes et s'étendra surtout dans les pays septentrionaux. »

C'est par la province belge, en effet, qu'elle s'est prodigieusement dilatée. L'Amérique fut tributaire de son provincial jusqu'en 1851. De la Belgique encore sont issues les provinces de Hollande et de Grande-Bretagne. Une colonie belge ira fonder, en France, les maisons du Nord-Ouest ; une autre ira planter, en 1875, sur les rives du Saint-Laurent, l'étendard de l'Institut fondant la province canadienne avec le célèbre sanctuaire de la Bonne-Sainte-Anne à Beupré. Par la Belgique encore, la Congrégation ira s'installer au Congo, en 1890, déférant au désir de Léopold II, pour desservir les postes échelonnés entre Matadi et Léopoldville. A l'appel de S. Exc. Mgr Szeptycki, la Galicie les verra organiser la mission ruthène, se dévouer à quatre millions et demi de catholiques ukrainiens, ériger le noviciat ruthène si florissant de Zoboiska. Toutes ces créations de l'apostolat lointain, sept maisons aux Antilles, onze maisons au Congo, deux établies chez les Ruthènes du Canada, quatre en Galicie sont autant de vigoureux

rameaux sortis du tronc belge. Il existe septante-cinq communautés d'origine belge, trente-six relevant directement du Provincial belge, actuellement le T. R. P. Meersdorp, les autres incorporées à d'autres provinces. Ils furent sept rédemptoristes, à Bruxelles, aux débuts de la Congrégation en Belgique, le dernier profès inscrit en 1931 était le 1454^e. Et l'on sait que ces labours lointains entre lesquels se disperse la petite armée ligurienne belge n'ont pas retardé sa marche conquérante à l'intérieur. Appelés ici à la fois par la pieuse comtesse de Robiano, châtelaine de Rumilies, par l'abbé Haucart, son curé, et le chanoine Vilain, ces deux derniers admirateurs épris de la théologie alphonssienne, les Rédemptoristes, dont le berceau chez nous fut le presbytère de Rumilies, ne tardèrent pas à provigner, ils furent bientôt à Saint-Trond et à Liège où Mgr Van Bommel leur avait ouvert les bras, à Mons, à Bruxelles : autant de centres d'où s'élançent les infatigables prédicateurs de missions populaires, de retraites, formés au grand art de la conversion dans leurs établissements de Wittem et de Beaulieu. Depuis 1831, les Rédemptoristes missionnent infatigablement en Belgique et il n'y a peut-être pas une paroisse qui n'ait retenti de leurs accents. Armés de leur crucifix et de leur chapelet, les fils de saint Alphonse, aguerris par la tradition, mûris par l'expérience, s'en vont affronter tous les auditoires, s'attaquer à tous les vices, souvent poursuivre à domicile les fuyards de la grâce, adaptant leur parole à toutes les classes sociales, avec une prédilection pour les humbles. Ils savent faire chanter le peuple, le faire rire et pleurer, le mobiliser pour le triomphe de la Croix, l'assembler dans les pathétiques cérémonies de la réparation des scandales et de la profession de foi, faire entendre et pénétrer jusqu'au fond des consciences tour à tour justement saisies d'effroi et délicieusement consolées les vérités éternelles, les fins dernières. Une mission est toujours un événement où éclate la divine Miséricorde. J'étais bien jeune, quand j'entendis le vaillant évêque de Liège, Mgr de Montpeller, ouvrant une mission dans l'église Saint-Denis, à Liège, s'écrier, lui qui avait préludé à l'épiscopat par les labours du missionnaire : « Une mission, c'est dans une paroisse l'expropriation du diable de son domaine et l'instauration ou la restauration du bon Dieu dans le sien ». C'est un souvenir qui chevauche sur près de soixante-dix ans. Et l'on parlait encore des prouesses du P. Bernard qui ébranlait les masses, de la fameuse mission de Tilff où l'enfer avait rugi. Et notre enfance était fière de pouvoir accompagner notre père aux réunions de l'Association de la Sainte-Famille, fondée à Liège par le capitaine Belletable, conçue sur un plan militaire, où nous eûmes souvent le bonheur inoublié d'entendre le P. Fievez, puissant orateur qui plus tard partit pour le Canada. Cette Association enrégimentait aujourd'hui plus de 7,000 membres des deux sexes. Il faudrait ajouter les Congrégations mariales, l'Œuvre flamande en Wallonie, l'Œuvre militaire pour achever le tableau de cette activité apostolique vraiment insatiable.

Le type de missionnaire, créé par saint Alphonse, modelé sur sa règle, animé de son esprit, maniant le glaive des grandes vérités, prédicateur de la prière, ce type consacré par d'innombrables succès, est immortel.

* * *

L'apostolat de la plume est chez les Rédemptoristes un héritage de famille. Alphonse, qui avait fait vœu de ne pas perdre une minute n'a pas perdu une occasion de prendre la plume. Son œuvre écrite est considérable, comme l'atteste le premier volume de la *Bibliographie des Rédemptoristes*, qu'est en train de publier, avec une savante introduction, l'infatigable archiviste de la Congrégation, le R. P. De Meulemeester. Il a recensé 17,200 éditions des ouvrages de saint Alphonse, traduits en soixante et une langues, notamment dans des idiomes tels l'arménien, l'hindou, de pays où les Rédemptoristes n'ont pas pénétré. Dans la partie dogmatique il a revendiqué déjà l'infailibilité du Pontife romain, combattu le jansénisme qu'avait introduit en Italie Léopold, le frère de Joseph II « le cousin sacristain » de Frédéric II. On aura quelque idée de l'emprise de ces idées asservissantes quand on se rappellera qu'en Toscane, à Florence même, au milieu du XVIII^e siècle, en pleine cathédrale, le siège épiscopal était occupé pendant les cérémonies religieuses par le Grand Duc de Toscane, l'Archevêque étant trop heureux de pouvoir se blottir dans un modeste coin du sanctuaire!

Alphonse fait front à toutes les erreurs du temps et je crois même que le jansénisme, après la suppression des jésuites, en

1773, n'a pas eu de plus solide adversaire sur le terrain doctrinal et ascétique. Au reste jansénisme ou gallicanisme et jansénisme se prêtent mutuel appui et se déchaîneront contre la papauté au conciliabule de Pistoie que Pie VI frappa ses de anathèmes.

L'immense et durable service que saint Alphonse a rendu à l'Eglise est le redressement de la morale. Elle chavirait dans les consciences démoralisées aussi bien par les outrances du rigorisme qui les poussait au désespoir que par les défaillances du laxisme qui encourageait la licence des mœurs. L'avènement de la *Theologia moralis* fut le grand sauvetage et l'on peut dire qu'en proclamant son auteur Docteur de l'Eglise, Pie IX a en quelque mesure, canonisé la morale alphonssienne qui trace la voie sûre entre tous les écueils et à laquelle les casuistes peuvent toujours se référer en toute sécurité. Notre jeunesse cléricale fut contemporaine des grands débats soulevés autour de l'équiprobabilisme alphonssien par Ballerini à qui répondirent les auteurs des *Vindiciae alphonssianae* auxquelles ripostèrent Ballerini et ses disciples. Le fond du débat c'est que, d'après la dernière formule retouchée en 1767 par le saint docteur, la liberté d'agir pour ou contre la loi n'existe que dans le cas de conflit entre plusieurs opinions à peu près également probables. Quoi qu'il en soit de la valeur rationnelle de cette formule, les solutions adoptées par saint Alphonse en application de son système continuent à faire loi pour les moralistes.

Le maître a fait école, son plus illustre disciple, saint Clément-Marie Hofbauer a créé le tract populaire, une phalange innombrable d'écrivains ont marché dans la voie tracée par ces chefs. Trois énormes volumes de la *Bibliographie* n'ont guère épuisé la nomenclature de ces publications répandues dans le monde entier, messagères de science et de vertus. Comment ne pas saluer ici une des plus pures gloires de l'Institut dans la personne du R. P. Dechamps, archevêque de Malines et cardinal, dont l'apologétique basée sur fait le de l'Eglise est entrée dans les enseignements du Concile du Vatican. Il n'est guère de discipline scientifique, théologie, philosophie, mystique, histoire, voire sciences naturelles où l'activité littéraire et apostolique des liguoriens ne se soit fait sentir. Stimulée par tant d'exemples, de plus en plus convaincue de la nécessité de l'apostolat intellectuel, une studieuse jeunesse s'est signalée chez les Alphonssiens par la valeur le fait de l'église de ses travaux.

Et cependant, je l'avoue, à notre époque, et bien que sa production scientifique ait été restreinte par l'immensité de son labeur, il est un nom, qui émerge des noms contemporains, c'est celui du cardinal Van Rossum, qui donna des mondes à l'Eglise et vécut et mourut en Rédemptoriste.

Je termine cette modeste esquisse par un souvenir qui me paraît singulièrement émouvant. En 1777, plus qu'octogénaire, le saint vieillard Alphonse de Liguori, sentant fléchir la religion et vaciller les trônes, poussa un cri d'alarme. Il lança sa célèbre brochure : *La Fedelta dei Vassalli*, en fit parvenir des exemplaires à tous les souverains d'Europe et à leurs ministres. Il les adjurait, douze ans avant la Révolution qui allait balayer les trônes et ravager la religion, d'enrayer la marche vers l'abîme. « En vain, s'écriait-il, prétend-on que les lois humaines et leurs sanctions pénales suffisent pour sauvegarder les Etats. Erreur profonde!... La religion seule crée les mœurs et fait observer les lois. Les rois qui oublient les intérêts de Dieu pour ne songer qu'à leurs intérêts propres travaillent à leur ruine. » Ah! si on l'avait entendu! Mais les ministres des rois chrétiens d'alors s'appelaient Tanucci, d'Aranda, Pombal, Choiseul et quatre ans plus tôt ils avaient arraché à Clément XIV le désarmement de l'Eglise, la suppression de 22,589 soldats du Pape et la fermeture de 1,538 maisons, leurs écoles, leurs forteresses. L'inouïe faiblesse du Saint-Siège n'eut d'égal que l'astuce de ses ennemis. Les suprêmes avertissements du grand vieillard clairvoyant entre tous ne trouvèrent pas d'écho, mais il avait sauvé l'honneur. Et les Jésuites, qui étaient représentés aux fêtes jubilaires de Bruxelles, auxquelles prit part aussi un ministre sincèrement catholique, professèrent toujours pour le fondateur des Rédemptoristes la plus profonde vénération. Ils lui ont même pardonné d'avoir assisté, par biforcution miraculeuse, Clément XIV à sa dernière heure, en lui appliquant les principes de sa bénigne morale.

J. SCHYRGENS.